

LE MONDE ILLUSTRÉ

GUAYANE 7^{me} 20^e

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 47 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 21 ANNÉES FORME 42 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX { A PARIS : 13, quai Voltaire
A LONDRES : 33, Southampton Street

22^e Année. N^o 1096 — 30 Mars 1878

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



AU THÉÂTRE. — LES MISÉRABLES, drame de Charles Hugo, tiré du roman de Victor Hugo (Porte-Saint-Martin).
Jean Valjean chez l'évêque Myriel. (Dessin de M. Féret.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos Gravures : les *Misérables* au théâtre de la Porte-Saint-Martin ; — A l'Exposition universelle ; — le Couronnement de S. S. Léon XIII ; — le Roi et la Reine d'Espagne à une séance de Bidel ; — les Ambassadeurs anglais à Rome. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Le Rustaud, nouvelle (suite), par Marc Nagedl. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de La-salle. — L'Or à la Guyane française : le Placer Vitalo. — Récréations de la Famille, par P.-L.-B. Sabel. — L'Archiduc François-Charles. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : Les *Misérables* à la Porte-Saint-Martin. — Les Chinois à l'Exposition universelle. — Le Couronnement de Léon XIII. — Ensemble de la cérémonie du couronnement. — Les Ambassadeurs anglais portant au roi Humbert les insignes de la *Jarretière*. — Le Roi et la Reine d'Espagne à une séance de Bidel. — Exploitation de l'or dans les gisements de Saint-Élie. — L'Archiduc François-Charles. — Question. — Échecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

Il serait, par exemple, se montrer ingrat que de refuser aux giboulées de mars, dont nous savourons les délices depuis huit jours, le juste tribut d'admiration auquel elles ont droit.

Il n'est vraiment pas possible de remplir plus consciencieusement un rôle aussi odieux que malpropre ; il n'est pas possible de faire une plus généreuse distribution de bronchites, de pleurésies et de rhumatismes.

Et dire que c'est là ce qu'on appelle un climat tempéré ! Comment s'y prendrait-il donc s'il ne l'était pas ?

Mais il ne sert à rien de gémir, et souffrir ce qu'on ne peut empêcher étant encore la meilleure des philosophies, nous n'insisterons pas sur les fantaisies météorologiques dont la complexité doit être si précieuse pour la Faculté de médecine.

Nous nous abstiendrons également de tout commentaire sur les joies de commande dont la mi-carême a été, comme toujours, le prétexte annuel.

Cette fois, c'est bien fini. Les chicards ont remis leurs plumets dans l'armoire, nous voilà délivrés du cornet à bouquin ; parlons d'autre chose.

Vous savez bien qu'on vient de voter une loi nouvelle destinée à mettre la télégraphie à portée de toutes les bourses. On ne sera plus dorénavant astreint à l'obligation des vingt mots réglementaires. On ne payera que ce que l'on aura consommé.

Cette réforme, dont je ne méconnais pas l'utilité, me paraît cependant devoir exercer sur les relations sociales une influence qui ne sera pas précisément à l'avantage de l'urbaineté.

Avec l'ancien tarif, les vingt mots laissaient encore assez de latitude pour qu'on pût ajouter à la communication sèche et précise quelque ornementation courtoise ou affectueuse. Cela n'augmentait pas le prix, pourquoi ne pas s'offrir un : *Je t'embrasse*, ou : *Mille amitiés* ?

C'était par-dessus le marché. Mais aujourd'hui, il n'en va plus être de même. Pour cinquante centimes, on n'aura que dix mots et le surplus se soldera à part. Vous verrez comme les fioritures tendres ou simplement polies seront vite mises au rancart.

On deviendra ainsi de plus en plus abrégatif, de plus en plus positif.

Rien que la nécessaire, tant pis pour les épanchements, ils tiendraient de la place. Ni bonjour, ni bonsoir ; le strict énoncé d'une nouvelle ou d'une communication quelconque. Le reste sera sous-entendu d'abord, puis bientôt complètement aboli, même d'intention.

Il ne faut pas se le dissimuler, l'avenir est à la télégraphie, c'est-à-dire à la vie squelette.

Très-certainement nos descendants assisteront à une révolution dans le journalisme, qui lui aussi

élaguera tout le superflu. Nous sommes en route pour ce joli avenir, grâce au reportage qui prend de plus en plus la place de la littérature. Mais ce n'est qu'un prélude.

On verra plus tard éclore le *Journal-Dépêche*, tout entier rédigé en style nègre. Ce sera le *nec plus ultra*.

BULLETIN POLITIQUE

Cartes brouillées — Orient remis sur tapis — Russie menace — Angleterre arme.

Pape malade — Quelles conséquences ! mort ! — Conflit possible — Point noir.

Etats-Unis guettent Mexique — Conquête prochaine — Europe rien à faire.

Politique intérieure calme — Discours Gambetta, succès — Circulaire ministre élections — Promesses liberté entière — On verra.

FAITS DIVERS

Vendredi quatre heures, femme écrasée tram way, rue Rivoli — Cinq heures, assassinat mari femme — Flagrant délit, 16, boulevard Sébastopol — Mari arrêté, amant blessé — Six heures, vol Palais-Royal — Diamants trente mille francs, Fontana, voleur anglais, police cherche.

LIVRES

Roman Arsène Houssaye ; titre : *Péchés féminins* — Intéressant, se passe de nos jours — Esprit — Bien vendu.

Volume poésie Sully Prudhomme — Talent — Sentiment — Edition bientôt épuisée.

THÉÂTRES

Odéon, drame Zola joué — Rideau huit heures — Bataille — Argot bissé — Sifflets — Soufflets — Acteurs médiocres — Scandale attirera monde.

Ceci n'est qu'un aperçu des surprises charmantes que nous tient en réserve un lendemain peut-être plus prochain que nous ne le supposons nous-mêmes.

On assure que c'est un progrès...

Les déménagera-t-on ? Ne les déménagera-t-on pas ?

Il s'agit des statues qui ornent nos promenades, et que leurs auteurs ont, paraît-il, demandé la permission de transporter à l'Exposition universelle.

Nous confessons qu'il nous est impossible de comprendre les raisons d'une pareille requête. A quoi bon ce déplacement inutile et peu profitable ?

Ceux des artistes qui sont assez heureux pour voir leurs œuvres bien installées, loin de la cohue sculpturale du Champ-de-Mars, peuvent-ils être assez mal inspirés pour ne pas sentir tout le prix de cet isolement ?

Au lieu d'être perdus dans la foule, ils auront le regard tranquille et non distrait des touristes qui ne manqueront pas de rendre visite à nos jardins. Que trouveraient-ils de plus au Champ-de-Mars ?

Est-ce que le Parisien ne sait pas leurs statues par cœur ?

Et comment aussi ont-ils conçu l'idée de priver nos jardins de leur principal ornement, précisément au moment où ils devraient redoubler de coquetterie ? A ce compte-là, on pourrait demander également de démolir un peu le pavillon de Flore pour en arracher le haut-relief de Carpeaux.

Malencontreuse réclamation qu'on laissera, j'ose l'espérer, tomber dans l'eau... bien au fond.

J'assistais, l'autre soir, à l'ovation que le public fit, dans les *Misérables*, à la petite fillette qui joue, fort remarquablement, ma foi, le rôle de Cosette.

Ce ne sont pas les premières armes de cette gentille enfant, et bien certainement elle mérite les bravos dont on la comble.

Mais ces bravos-là n'en ont pas moins douloureusement résonné à mes oreilles. Car je pensais, en les écoutant, à tous les avortements dont ces carrières prématurées et ces précoces succès nous ont tant de fois déjà donné le spectacle.

C'est une règle qui, à ma connaissance, n'a comporté aucune exception.

Tous les bébés prodiges, qu'on a gâtés en leur prodiguant des admirations anticipées, ont plus tard déçu les espérances et ont fait mentir les pronostics.

Rappelez-vous la renommée relativement récente de Fanfan Benoiton.

On criait au miracle. Quelle comédienne présageait cette verve enfantine !

La comédienne est-elle venue ? Hélas ! non ! Fanfan Benoiton monta en graine, végéta obscurément dans des rôles plus que secondaires, et, à part quelques initiés de la vie théâtrale, nul ne saurait vous dire ce qu'est devenu le petit prodige, qui, pourtant, fait partie d'une troupe parisienne, à l'heure qu'il est.

Peut-être m'objectera-t-on le nom de Céline Montaland...

Mon Dieu ! je ne voudrais en rien être désagréable à cette femme charmante, qui est, je le reconnais, une agréable actrice. Mais la vérité m'oblige cependant à constater qu'il n'y a aucune proportion entre ce que l'avenir a tenu et ce que le passé promettait.

Céline Montaland, du temps où elle donnait, au Palais-Royal, la réplique à Grassot, semblait partie pour devenir une étoile de première grandeur, une Déjazet peut-être !

Mesurez la distance !

Non, je l'ai dit et je le répète, la règle de décadence est presque sans exceptions.

Un jour, un vieux jardinier, pittoresque en son langage, me montrait, dans une serre, des raisins hâtifs et des pêches forcées. Le vieux jardinier, qui était au service d'un de nos amis grand amateur de primeurs, faisait l'exhibition avec une consciencieuse résignation.

J'approuvais par politesse ; car ces primeurs-là, avec leur chlorotique apparence, ne me disaient rien qui vâlût.

Mais mon ami était là...

Il s'éloigna un moment.

Alors le bonhomme, qui avait un immense besoin de se soulager, se pencha soudain vers moi et, à mi-voix :

— Au fond, vous savez, tout ça c'est de la saloperie... parce que, voyez-vous, monsieur, on ne triche pas le soleil !

Il avait raison, le vieux, et son mot m'est resté dans la mémoire. Et il est revenu à ma pensée l'autre soir à la Porte-Saint-Martin.

Enfants prodiges, primeurs hâtives, on ne triche pas le soleil.

Même le soleil de la rampe !

La réception académique de M. Victorien Sardou est définitivement fixée au 18 mai.

L'immortel chargé de souhaiter la bienvenue au néophyte n'aura-t-il pas oublié dans son discours un des côtés de la personnalité dont il aura à esquisser la physionomie ?

Je veux parler de Sardou spirite.

Avant de courir après l'esprit, l'écrivain courut après les esprits.

Fervent adepte (en apparence du moins) de la doctrine, alors nouvelle, il se livrait à une ardente propagande.

C'est chez lui qu'on voyait un dessin exécuté par la vertu du spiritisme aussi, représentant la maison de Mozart dans un monde meilleur. Cette maison était tout entière construite avec des instruments de musique.

Ce qui aurait dû, si je ne m'abuse, suffire à démontrer la mystification involontaire ou involontaire qui avait confectionné ce croquis burlesque.

L'architecture n'était pas le seul souci des réunions spiritistes auxquelles M. Sardou prenait part, ainsi que le prouve une anecdote, rappelée par M. Hostein dans le très-curieux volume qu'il vient de publier sous le titre de : *Historiettes et souvenirs d'un homme de théâtre*.

Un jour que les associés de la foi nouvelle étaient assemblés, les mains se touchant selon la formule, la table annonça qu'une âme demandait à entrer en communication avec l'homme de théâtre.

Que vous semble de cette âme qui s'adresse à des

inconnus pour réclamer par l'intermédiaire d'un morceau de bois sa libération du purgatoire? Car c'est de quelque chose d'analogue qu'il s'agissait.

En effet, l'âme introduite, conformément au cérémonial en usage, déclara qu'elle se trouvait fort en peine, attendu que le corps, complété par elle il y a plus de cent ans, était celui d'un nommé Thomas (je prends ce nom au hasard, ne me rappelant pas le vrai), et que ce Thomas, personnage riche, honoré de la dignité de maire, et très-consideré de son vivant, n'avait été en réalité qu'un mauvais homme, spoliateur de parents ruinés par son fait.

On demanda à l'âme où s'était passé l'incident.

— Dans la commune de Z..., répondit-elle.

On prit des notes; on invita l'âme à dire ce que l'on avait à faire en faveur de ce Thomas, qui, toutefois, attendait bien longtemps pour se repentir :

— Il faut prier pour lui et savoir s'il reste des héritiers à qui réparation puisse être faite.

Sur ce, l'âme se tut et la séance s'arrêta.

Les membres du cercle s'interrogèrent pour savoir si l'un d'eux avait eu antérieurement une connaissance quelconque de ce qui concernait soit ce Thomas, soit sa commune. Jamais personne n'avait entendu parler ni de l'un ni de l'autre; chacun l'affirma sur l'honneur et par écrit.

On nomma une commission chargée d'écrire officiellement au maire fonctionnant dans la commune en question.

Non moins officiellement, il répondit, par une première lettre, qu'il ne comprenait absolument rien à ce qui était réclamé de lui, et par une seconde, qu'après bien des recherches, il était parvenu à constater l'existence d'un nommé Thomas, lequel avait, en effet, été maire de la commune de Z... à l'époque indiquée. Au surplus, on ne lui connaissait pas de parents dans la contrée; s'il en existait autre part, on n'avait pu le savoir.

La déclaration était dûment certifiée et légalisée.

En bonne conscience, vous m'avouerez que la preuve est piètre, et que, si le spiritisme, ainsi que M. Sardou, son prophète, n'ont jamais eu d'autre démonstration à fournir que celle-ci, la plaisanterie est un peu vive.

Mais Alcibiade coupait jadis la queue de son chien. En ce temps-là, M. Sardou, ne pouvant faire parler de ses pièces, tâchait de faire parler de son illuminisme.

On se procure la publicité qu'on peut.

Ce qui achève de confirmer mon scepticisme, c'est que, une fois lancé, il a complètement abandonné les tables plus ou moins tournantes.

La notoriété était venue d'une autre façon.

On ne pourrait guère retrouver ultérieurement chez M. Sardou qu'une seule trace de son ancienne ferveur : l'habitude qu'il a longtemps conservée d'évoquer dans ses pièces l'esprit des autres.

vv Projets sur projets.

C'est toujours l'Exposition qui est le thème varié par tous.

On s'occupe d'abord de régler le cérémonial de la séance d'ouverture.

Les grands corps de l'État, le Président de la République et les hauts fonctionnaires seraient convoqués au palais du Trocadéro. On y exécuterait une cantate, on prononcerait des discours; puis une promenade solennelle aurait lieu à travers les galeries du Champ-de-Mars.

Ce programme-là n'est-il pas un peu maigre et surtout ne manque-t-il pas absolument d'imprévu? Espérons que d'ici là on aura trouvé mieux.

Quant à la presse, elle a lieu de se tenir pour satisfaite. On lui a fait enfin largement et confortablement sa place.

Quatre salons, avec tout ce qu'il faut pour écrire, pour se reposer, pour causer, pour recevoir les représentants des feuilles étrangères, ont été mis à sa disposition et vont être agencés à l'aide d'un crédit spécial.

Il est question d'un grand banquet international offert à nos confrères européens.

Voilà, de toute façon, un vrai progrès réalisé.

Aux Expositions précédentes, la presse était condamnée au rôle de Juif errant. Circulez, circulez, messieurs! On n'avait pas un coin où on pût pren-

dre tranquillement une note, rédiger un bout de correspondance, échanger ses impressions.

En somme, les égards qu'on daigne enfin avoir pour elle vont tout droit à l'adresse du public même pour qui elle tient la plume.

vv On a donné, ces jours-ci, d'alarmantes nouvelles sur la santé du maréchal Baraguey-d'Hilliers.

Jusqu'ici pourtant il avait lutté avec une cranerie toute militaire contre la vieillesse ennemie, ce vaillant octogénaire, qui se cambrait si fièrement, il y a quelque temps encore, sous son uniforme brodé d'or.

La dernière fois que je l'aperçus, c'était à je ne sais plus quelle cérémonie funèbre.

Il était étonnant de verdure.

Très-spirituel en ses boutades, parfois un peu méchant, le maréchal Baraguey-d'Hilliers savait, selon les circonstances, trouver le mot charmant ou le mot mordant.

Le mot charmant :

C'était dans une soirée.

Une cantatrice d'élite, la Patti, puisqu'il faut la nommer, venait de se faire entendre.

Et chacun de s'empresser pour la féliciter.

Le maréchal, à son tour, s'approche d'elle, et, montrant du regard, en souriant, son bras coupé :

— Savez-vous, madame, que c'est bien mal à vous de causer de si cruels regrets à un pauvre homme qui ne peut pas applaudir?

vv Le Salon! le Salon!

Dans quelques jours expire le dernier délai pour l'envoi des toiles et statues.

Aussi quelle fièvre dans les ateliers!

Jusqu'à présent cependant le nombre des envois arrivés aux Champs-Élysées est inférieur au chiffre de l'an dernier. Inférieur même dans des proportions assez sensibles.

Sans doute parce que beaucoup d'artistes se sont divisés pour mieux régner. Il en est, en effet, qui, n'ayant que deux tableaux prêts, en ont dirigé un vers l'Exposition universelle.

C'est le cas de Guillemet, à qui je prédis un double et éclatant succès avec ses marines d'un caractère si puissant et si varié.

Parmi les sujets à sensation on verra, au Palais de l'Industrie, une scène intitulée : *le Libérateur*. Le peintre, M. Garnier, a représenté l'épisode de la séance dans laquelle la gauche de l'Assemblée se leva, M. de Fourtou étant à la tribune, et acclama M. Thiers. Il y a plus de deux cents portraits exécutés d'après nature. Portraits des ministres et des députés d'abord, portraits de journalistes regardant l'effervescence du haut de leur tribune; enfin portraits féminins des principales habituées du balcon de Versailles.

Vollon paraît décidé à envoyer son *Contrebandier espagnol*, qu'il n'avait pu terminer à temps l'année dernière. Un superbe morceau de peinture. Je dis : paraît décidé, parce qu'avec Vollon on ne sait jamais au juste si, au dernier moment, un scrupule ne le prendra pas et ne lui fera pas remettre dans un coin l'œuvre dont il ne se sera pas trouvé satisfait.

Jules Goupil sera représenté par une figure de paysanne, grandeur nature, Monginot par un *Délicieux de nids* et par un *Enfant de cœur* allumant son encensoir.

Feyen-Perrin a, pour cette fois, abandonné ses chères Cancales. Il a aussi renoncé à nous montrer quelqu'un de ces portraits si vivants, si sincères, où il excelle. Il a peint la mort d'Orphée décapité par les femmes de la Thrace. Curieuse et pittoresque composition où le sentiment antique est interprété avec une facture toute moderne. Rien du poncif.

Parmi les portraits, celui de M. Jules Simon, par Roll, sera assurément très-regardé et très-apprécié.

M. Ulmann provoquera une audacieuse comparaison avec le chef d'œuvre de Bonnat, par son portrait de M. Thiers, pris naturellement sous un tout autre aspect.

M. Jean Béraud a lutté contre une terrible diffi-

culté. Il a entrepris de représenter un bal éclairé par le feu de mille lumières.

Les excentriques ont déjà dit leur mot aussi.

On parle d'un envoi devant lequel le jury se trouvera sans doute assez embarrassé. Il s'agit... d'un intérieur de la Morgue, avec ses cadavres sinistrement alignés et son public étrangement bigarré.

Mais il faut vous laisser le plaisir de la surprise, et je ne pousse pas plus loin la nomenclature préalable.

vv Tout a été dit sur M^{me} Rossini.

Cependant voici un souvenir où le maître lui-même entre en scène et qui me paraît à noter.

Chacun sait que la compagnie du maestro était célèbre pour son... économie, poussée jusqu'aux plus invraisemblables limites.

Rossini, tout en feignant parfois de reprocher à sa femme son excès d'ordre, l'encourageait au contraire à persévérer dans ses principes d'avare.

Un jour, Panseron, qui était un familier de la maison, arrive dans la journée sans être attendu et sans se faire annoncer. Il entre dans le salon, dont la porte était entrebâillée, et de la pièce voisine un bruit de voix arrive jusqu'à lui.

C'étaient M. et M^{me} Rossini qui révisaient de concert le menu d'un dîner qu'ils devaient donner le lendemain. Chaque article était commenté et rogné.

— Est-ce qu'il faudra mettre des truffes avec le filet? demanda-t-elle.

— A quoi bon? la saison est passée, disait-il. Trop tard.

— Et des asperges?

— Trop tôt.

— Si l'on ne donnait qu'une entrée?

— Certainement.

Et le dialogue continuait sur ce ton.

Panseron, après avoir écouté quelque temps, se décide à intervenir, dans l'intérêt des futurs convives, à qui l'on aurait fini par ne laisser que le potage et les hors-d'œuvre.

Toussant donc légèrement pour annoncer sa présence, il ouvre la porte entrebâillée.

— C'est moi.

Cri de surprise et d'effroi.

— Comment! tu étais là! fait Rossini un peu embarrassé.

— Sans doute!

— Ah!... Je... Mon... Nous nous occupons...

— De tenue des vivres en partie double.

Rossini rit... Mais le rire, cette fois, était un peu jaune.

vv Consultation.

Notre confrère X... conte ses maux à son docteur. Névrose, insomnies, gastralgie et toute la kyrielle de ce qui constitue la *parisianité aiguë*.

Le docteur hoche la tête :

— Mon cher ami, les remèdes sont impuissants ici; ne veillez pas, soyez sobre; pas de vin de Champagne, pas d'alcools, pas de théâtre... Bref, rétablissez-vous par l'hygiène.

— Oui, docteur, vous avez raison... Mais, le malheur, c'est qu'ouï il y a de l'hygiène, il n'y a pas de plaisir.

vv Triomphe de l'euphémisme!

Le père d'une artiste connue exerçait (il n'y a pas de mal à cela, très-certainement) la modeste profession de balayeur, à Paris.

Mais, dernièrement, paraissait une biographie de ladite artiste.

Et on y lisait à la première page :

« Son père, qui était agent voyer... »

PIERRE VÉRON.



A L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — Les Ouvriers chinois travaillant à leur Pavillon du Trocadéro. — (Dessin de M. Kaufmann.)



Le Couronnement de S. S. Léon XIII dans la chapelle Sixtine. — (Dessin fait à Rome par MM. Scott et Marie, nos envoyés spéciaux.)

NOS GRAVURES

Les « Misérables » à la Porte-Saint-Martin

Le choix était grand dans ces superbes tableaux que la scène de la Porte-Saint-Martin a fait passer devant nos yeux, dans la soirée de vendredi dernier, comme autant d'épisodes du roman passionnant des *Misérables*, un des chefs-d'œuvre de Victor Hugo, mis à la scène par son fils regretté Charles Hugo, car tous les décors y sont admirables; mais l'exiguïté de la place nous a forcés de nous restreindre, et nous nous sommes arrêtés à la scène qui nous a semblé faire le plus d'impression sur le public.

Tout le monde connaît cet admirable chapitre du livre où le galérien Jean Valjean, chassé partout, est venu frapper à la porte de l'évêque Myriel, qui l'accueille comme son frère en Jésus-Christ, sans lui demander d'où il vient ni où il va, lui donne place à sa table, lui sert son meilleur vin pendant qu'il boit de l'eau, et lui donne pour reposer un bon lit garni de draps bien blancs. L'instinct du mal l'emporte néanmoins sur la brute, qui profite du sommeil de son hôte pour venir lui voler l'argenterie qu'il a vu luire dans ses mains et sous ses yeux pendant le souper. Mais le vieux prêtre est là étendu sur son fauteuil, dans la pièce où se trouvent les couverts convoités. Comment faire! Le monstre s'avance vers le vieillard pour l'étrangler; mais à la vue de la figure vénérable et serene du prêtre endormi, l'assassin recule respectueusement, sa main criminelle se porte involontairement à sa casquette grasse et il salue l'apôtre de la charité.

M. Dumaine a rendu cette scène avec un admirable talent, et toute la salle a éclaté d'applaudissements enthousiastes. Malheureusement, la gravure ne peut rendre qu'un moment dans le jeu savant de l'artiste; puisse-t-elle néanmoins en donner une faible idée!

Nous aurions voulu donner la scène où le saint prêtre met le comble à sa charité sublime en ajoutant, comme nouveau don aux objets volés, ses flambeaux d'argent devant les gendarmes ébahis, et qui paye ainsi le rachat de l'âme perversité.

Plus tard, la scène qu'on est convenu d'appeler la *tempête sous un crâne*, quand Jean Valjean, vaincu par la charité, est devenu l'honorable M. Madeleine. Lutte entre le bien qui lui dit de se dénoncer pour épargner un innocent, et le mal qui lui conseille de rester l'homme béni et honoré de Montreuil-sur-Mer.

Plus loin encore, la touchante scène de la petite Cosette, prise de terreur dans les grands bois (un superbe décor de Chéret) au moment où elle va puiser dans la fontaine avec un seau grand comme la pauvre petite créature.

Enfin, au dernier acte, la scène si dramatique de la fuite dans les vieilles rues de Paris, et l'ascension de Madeleine et de Cosette sur les murs du couvent de Picpus, qui est pour les deux le port de salut.

Autant de sujets, parmi beaucoup d'autres, qui feront palpiter tous les cœurs, comme leur lecture dans l'ouvrage du maître, où les sentiments dépeints, tout en restant humains, dépassent en grandeur les sentiments de la nature.

Nous laissons à notre collaborateur M. Charles Monselet son appréciation compétente sur le drame proprement dit.

A l'Exposition universelle

Nous aurions beaucoup à dire sur les préparatifs de l'Exposition, où tous les chantiers sont dans la fièvre, et dont l'ensemble donne l'aspect d'une immense fourmilière où pullulent des travailleurs que les distances rendent microscopiques. Nous commençons aujourd'hui par un détail curieux notre série de dessins sur ces travaux considérables, que nos lecteurs trouveront au grand complet dans notre recueil; nous voulons parler des travailleurs chinois, qui sont le grand succès des visiteurs. Nous n'entendons pas présenter dans l'état actuel la myriade de constructions qui s'épanouissent de chaque

côté du pont d'Iéna; il nous semble préférable d'en attendre l'achèvement complet; mais le côté pittoresque de la construction chinoise, avec ses travailleurs indigènes posant pièce à pièce, clou à clou, lentement et méthodiquement, leur spécimen d'architecture, nous a semblé digne d'intérêt à cette heure; nous en serons quittes pour en donner plus tard l'effet général, qu'on dit très-délicat et très-original.

Le Couronnement de Léon XIII

Nous suivons notre série de la transmission du pouvoir pontifical en donnant, après le Conclave, les principales cérémonies du couronnement de Léon XIII. Sans doute, c'est beaucoup de Rome, beaucoup de cérémonies religieuses, mais c'est l'histoire de la mort et de l'élection d'un Pape que nous avons voulu décrire sérieusement, et, ayant envoyé pour cela à Rome deux artistes qui ont pu assister à ces fêtes, nous ne pouvons laisser inachevée une œuvre qui a un grand mérite artistique et qui a surtout le mérite de la vérité.

Autrefois, le couronnement d'un Pape se faisait dans la loggia qui domine la porte principale de Saint-Pierre; mais, vu les circonstances, la cérémonie s'est passée dans la chapelle Sixtine, dont nous donnons l'ensemble au moment où le Pape se prosternait devant l'autel, avec le détail même du couronnement.

Le nouveau Pape, avec un cortège composé des cardinaux et de toute la cour pontificale, ayant quitté ses appartements, est arrivé, porté sur la *sedes gestatoria*, dans la chapelle, où il a officié pontificalement. A un moment donné, la messe fut, suivant le cérémonial, interrompue par l'imposition du *pallium*, que deux cardinaux-diacres remirent à Léon XIII, par l'obédience des cardinaux, archevêques, évêques et pénitenciers, finalement par le chant des litanies de l'Intronisation.

Puis la messe fut reprise et achevée.

Alors, au lieu de monter sur la *sedes* pour être conduit processionnellement à la *loggia* de l'église Saint-Pierre, comme autrefois, le Pape prit place sur le trône préparé dans la chapelle, et l'on procéda à son couronnement. C'est le cardinal Caterini qui a placé sur la tête de Léon XIII, au lieu de la mitre, la tiare, symbole des trois royautes que tous les catholiques reconnaissent au vicaire de Jésus-Christ, roi du ciel.

Cela fait, le Pape se leva et, étendant les bras, il donna sa bénédiction à l'assistance, qui se composait, outre les cardinaux, évêques, prélats, abbés mitrés et chefs d'ordre, des ambassadeurs, des représentants des puissances catholiques et autres personnages officiels.

Léon XIII passa ensuite de la salle des Tapisseries, où il reçut les félicitations du Sacré-Collège, présentées par le cardinal-doyen, et après y avoir répondu, il rentra enfin dans ses appartements.

La cérémonie avait été longue. Commencée à neuf heures et demie, elle n'était terminée qu'à une heure.

Il nous reste à publier le Pape sur la chaise gestatoire, magnifique bois qui terminera cette importante série.

Le Roi et la Reine d'Espagne à une séance de Bidel

Les combats d'animaux ont toujours pour les Espagnols le plus vif attrait; exemple, leurs courses de taureaux qui, malgré tous les efforts des défenseurs de la civilisation, constituent encore le plaisir national par excellence. Il n'est donc pas étonnant que Bidel, luttant avec ses lions, ses tigres et ses chacals, ait eu de l'autre côté des Pyrénées un immense succès, auquel le roi et la jeune reine n'ont pas voulu rester étrangers. M. Vierge, prévenu à temps de la présence de Leurs Majestés devant les bêtes féroces, a pensé, avec raison, qu'un petit croquis de cette scène ne manquerait pas de pittoresque; nous la publions donc. Si elle intéresse moins les Français que les Espagnols, le charme et l'originalité du dessin suffiront à la faire agréer favorablement.

Les Ambassadeurs anglais à Rome

Le hasard a voulu que nos artistes, qui étaient descendus à l'hôtel Costanzi, fussent témoins du départ des ambassadeurs anglais, allant porter les insignes de l'ordre de la Jarretière au roi Humbert; ce n'est pas ce qu'ils allaient chercher à Rome! Aussi, quel ne fut pas leur étonnement de voir défilier, au pied de l'escalier dudit hôtel, les habits de la cour de la Grande-Bretagne dans l'ordre où ils se sont présentés au palais du Quirinal. Sans se déplacer, ils ont donc pu noter ce petit événement, qui nous dispense du cérémonial connu et déjà publié dans nos colonnes.

COURRIER DU PALAIS

Impression inexplicable. — La plaignante et la prévenue. — Une cause sérieuse. — Comment tout s'explique. — Que de temps perdu! — L'idée fixe des pêcheurs. — Comment on peut chasser à la ligne. — Un poisson quadrupède. — Erreur coûteuse. — Le Billor d'Anvers. — La femme disparue. — Les débris retrouvés. — Les aveux et les explications. — Pour sauvegarder la mémoire de sa femme. — Ménage d'ivrognes. — Même cause à Mons. — Le mari disparu. — La femme et ses complices. — L'Assassinat payé. — Condamnations capitales. — Un espoir.

Comment pourrai-je jamais vous expliquer pourquoi, il y a quelques jours, voyant une plaignante traverser la salle d'audience du tribunal correctionnel pour venir s'asseoir sur le banc destiné aux parties civiles, j'ai soudain songé à un mât de navire? La dame, ou plutôt la demoiselle — car c'était une demoiselle plus que majeure, une demoiselle de quarante-neuf ans — était à la vérité très-grande et très-maigre; mais si haute et si mince qu'elle fût, la comparaison avec un mât de navire était une exagération par trop ridicule. Ne serait-ce pas plutôt parce que les rubans multicolores de son bonnet flottaient et frissonnaient dans toutes les directions? En effet, elle avait un peu l'air d'être *pavoisée*; mais cette affaire ne pouvait éveiller que des idées sérieuses, car les faits de la prévention étaient qualifiés: injures publiques, coups et blessures volontaires, et même le mot terrible de « virioli » avait été murmuré à mon oreille. Bref, je ne saurais me rendre compte de cette impression grotesque: je songeais de plus en plus à un mât de navire. Puis, sur le banc des prévenus libres, est venue prendre place une forte cuisinière qui pourtant n'avait pas l'air d'une fille bien féroce. Grand Dieu! serait-ce cette face large et réjouie qui aurait lancé le virioli à ce long profil pavoisé?

Le débat commence, l'affaire va s'éclaircir; trois témoins — toutes cuisinières — vont déposer. La grande demoiselle maigre persiste dans sa plainte: la prévenue l'a appelée *omnibus* et a lancé sur elle le liquide corosif! La prévenue nie avec énergie, et le premier témoin prête serment; l'auditoire est tout oreilles.

— Que savez-vous? demande M. le président au témoin.

— Monsieur, répond celle-ci avec assurance, je sais faire la cuisine!...

Elle croit sans doute qu'il s'agit d'entrer en place. Le fait est que c'est tout ce qu'elle sait de l'affaire et les deux autres témoins n'en savent pas davantage!

En résumé, tout s'explique peu à peu; il y a entre les deux parties une animosité qui remonte à l'âge de pierre, et le liquide projeté n'était pas du virioli, mais de l'eau de savon. Quatre assignations ont été lancées, deux avocats ont plaidé; l'organe du ministère public a requis l'application de la loi; trois juges ont délibéré et le tribunal a prononcé un jugement qui condamne la prévenue à 25 francs d'amende.

Pourquoi ces causes-là ne sont-elles pas de la compétence du juge de paix?

N'oublions pas, puisque je suis sur le terrain de la juridiction correctionnelle, de vous raconter comment deux pêcheurs, qui péchaient à la ligne, ont été condamnés par le tribunal de Rouen pour avoir chassé en temps prohibé. Ils étaient dans leur bateau, la ligne à la main, lorsqu'ils voient, nageant d'une rive à l'autre de la Seine, un monstrueux poisson; ils font force de

rames et parviennent à l'approcher; ils étendent la main pour saisir cette proie qui leur échappe, sans plonger néanmoins, et continue à couper le courant en restant à la surface de l'eau. Un chasseur n'aurait pas hésité à reconnaître que ce poisson était un chevreuil qui, sur le point de se voir forcé par quatre chiens courants, avait cherché à les dépister en se mettant à la nage; mais les pêcheurs appellent poisson tout ce qui se trouve dans la rivière, et ceux-ci, transformant leurs lignes en lasso, parvinrent à prendre la bête par le cou et à l'attirer ainsi jusqu'au bord. Ils rentrèrent chez eux portant leur pêche et suivis d'un procès-verbal auquel le tribunal de Rouen vient de faire droit en condamnant chacun des deux délinquants en 50 francs d'amende.

La dernière grande affaire criminelle qui ait causé quelque sensation s'est déroulée devant la cour d'assises de la province d'Anvers. Il s'agit d'un *Billoir* belge, nommé Mestag, qui, pour cacher l'assassinat qu'il avait commis, a coupé sa femme en morceaux.

L'accusé est un homme de trente-trois ans; il a exercé la profession de tailleur de pierre et il a longtemps travaillé à Paris avant d'aller se marier et s'établir à Anvers. Il était d'une intelligence remarquable et il avait reçu ou avait acquis de lui-même une certaine éducation. L'ivrognerie a été son écueil; aimant à boire, et ne voulant plus travailler, il épousa, en 1875, une fripière-brocanteuse établie, sœur d'un de ses camarades de cabaret. Cette femme était veuve et n'avait pas moins de soixante ans; mais elle avait un commerce qui la faisait vivre à son aise, et elle possédait même un capital de 20,000 francs environ. Du reste, elle s'enivrait comme son nouveau mari, et alors de violentes querelles s'élevaient dans ce triste et honteux ménage. Un matin, Mestag se rendit chez le commissaire et lui déclara qu'à la suite d'une de ces scènes et même d'une rixe, sa femme était partie pendant son sommeil; quand il s'était réveillé, il l'avait en vain cherchée partout, elle avait disparu. Plusieurs jours se passent, la femme Mestag ne donne pas de ses nouvelles, et les voisins commencent à soupçonner qu'un crime a été commis. Mestag commençait à dire qu'il supposait que sa femme s'était suicidée. Au mois de septembre, une visite domiciliaire fut ordonnée, et malgré le soin minutieux avec lequel elle fut conduite, elle n'apporta aucune découverte. Ce fut seulement trois mois après, au mois de janvier 1878, qu'une voisine ayant raconté qu'elle avait vu Mestag porter et vider une cinquantaine de seaux d'eau teinte en rouge dans un puisard situé à peu de distance de sa maison, le parquet s'émut de nouveau, et une seconde perquisition plus sévèrement conduite fit découvrir dans la fosse des résidus d'osserments et des lambeaux de chair. Après avoir longtemps essayé de lutter contre l'évidence, Mestag fit des aveux incomplets; il convint qu'il avait dépecé le corps de sa femme, mais seulement parce qu'en rentrant chez lui il l'avait trouvée morte et pour épargner à sa mémoire le déshonneur d'avoir succombé aux suites de son ivrognerie. Mestag ne pouvait persister longtemps dans cette étrange explication; il finit par dire qu'il avait craint d'être soupçonné, et que c'était surtout cela qui l'avait décidé à faire disparaître le cadavre; mais il s'en tint là, et, au cours de l'instruction comme à l'audience, il a persisté à soutenir qu'il n'avait pas tué sa femme et qu'il l'avait trouvée morte.

Malheureusement pour l'accusé, et heureusement pour la justice, plusieurs témoins ont rapporté certaines paroles de l'accusé établissant qu'il avait formé l'intention de se débarrasser violemment de sa femme, si elle ne consentait pas à se séparer de lui.

Cette affaire a occupé cinq audiences et s'est terminée par une condamnation à la peine suprême. Après Billoir, Vitalis, après Vitalis, Mestag. Il faut espérer que cette lugubre chaîne ne s'augmentera pas de nouveaux anneaux.

Pendant que l'on jugeait Mestag à Anvers, la cour d'assises de Mons demandait compte à la femme Vanot de la mort de son mari.

Dans la petite ville de Gilly, près de Charleroi, un nommé Vanot, fabricant de lampes, avait disparu subitement, comme à Anvers la femme Mestag. De même que Mestag prétendait d'abord que sa femme était partie pour Bruxelles, la femme Vanot disait à tous ses voisins que son mari était parti pour Dunkerque et elle montrait à tout le monde une lettre qu'il lui avait écrite de cette ville. Les soupçons qui ne se ma-

nifestaient que par une sourde rumeur, éclatèrent tout à coup et se changèrent en accusation formelle quand on apprit que la femme Vanot avait été consulter un avocat pour savoir si elle pouvait divorcer, son mari étant absent. Elle aussi avait lavé à grande eau le plancher de sa maison ainsi que les draps de son lit. On disait tout haut que, de concert avec un de ses ouvriers nommé Véhent qu'elle voulait épouser, et un nommé Dewilde qui avait été payé pour exécuter cette sanglante besogne, elle avait tué son mari; que le corps enterré d'abord dans son jardin avait été ensuite transporté ou enfoui dans le jardin d'une autre maison habitée par un nommé Cardon qui était dans le secret. La rumeur publique ne se trompait pas, tout cela était exact. Dewilde, pendant que la femme Vanot tenait la lampe, avait frappé Vanot endormi de deux coups de marteau à la tête, et il avait reçu pour cela mille vingt et un francs!

Il y a dans ce procès criminel des détails qui frappent de stupeur. La femme Vanot disait au curé: « Savez-vous, monsieur le curé, ce qui me chagrine le plus? c'est de penser que si mon pauvre mari a été tué, il sera mort sans les derniers sacrements! »

Le crime avait été proposé à Cardon, qui avait refusé de s'en charger; il avait été proposé à un nommé Bénéris, qui s'était indigné de cette offre... Mais, hélas! personne n'a fait un pas, n'a dit un mot pour empêcher l'exécution de ce sinistre projet.

À l'audience, la femme Vanot et Véhent soutiennent qu'ils n'avaient pas assisté au meurtre, et Dewilde maintient ses révélations, en ajoutant que, comme il hésitait, Véhent l'avait menacé de son revolver. — Mais, lui répond M. le président, vous étiez assez robuste pour n'avoir pas peur de Véhent? — Sans doute, répond Dewilde; mais il y avait aussi le billet de mille francs!

Les trois accusés ont été condamnés à la peine capitale.

Il s'agirait d'un simple délit de contrebande, qu'on ne saurait répondre avec une plus cynique et féroce naïveté.

Je crois voir poindre pour la semaine qui commence, et par conséquent pour mon prochain courrier, un procès civil des plus intéressants. Misères pour misères, j'aime mieux les misères qui ne sont pas sanglantes.

PETIT-JEAN

LE RUSTAUD

(Suite)

II

La mère Hailloux était rentrée chez elle en courant, et pour échapper à la colère du rustaud, voici ce qu'elle imagina :

— Sais-tu, vieux, dit-elle au père Hailloux, que je viens de voir une fille de Nogent qui m'a dit, sur sa foi, que Justine était sur le point de mourir de faim?

— Hé ben?

— Je vas aller la voir. Aussi ben v'là Pacôme en rage d'avoir perdu sa femme; il est comme une bête féroce, et je crois qu'il m'en veut; je ne sais point pourquoi. Oh! ma foi non, je ne sais rien, rien en tout, ajouta-t-elle hypocritement.

— Ah! la petite est morte?

— Oui.

— S'a t'elle confessée?

— Eh! non! elle ne croyait en rien.

— Si elle s'en va tout droit en enfer, c'est justice... Quoique ça, tu n'as pas besoin d'aller chercher cette sornioise de Justine pour lui donner not' honnête argent quand elle est assez perdue pour s'en procurer.

— Je vas la chercher parce que Pacôme aimait sa sœur; si elle revient, il reviendra ici, et il a gros d'argent ce gas-là.

— Ah! oui, répondit le père Hailloux avec une lueur d'intelligence.

— Eh ben! je m'en vas, vieux. Je vas trouver la voiture de Mathieu : elle n'est point encore partie.

Et la mère Hailloux fit précipitamment un maigre paquet.

— Pourquoi donc que t'es tant pressée? remarqua le vieux.

— Parce que je veux ramener Justine pour l'enterrement; elle calmera son frère.

— D'ailleurs, ben entendu, reprit le père Hailloux, qui va danser de l'argent!

— Ah! bon Dieu! que tu m'hébêtes! répondit-elle. Pacôme est riche et sa femme n'est plus là. Adieu, je m'en reviendrai par la voiture.

Là-dessus, la vieille-Hailloux s'en fut, espérant que Pacôme ne résisterait pas à sa douleur, et comptant revenir lorsqu'il serait mort. Le vieux, resté seul, tira les verrous et se blottit dans le fond de sa cahute comme un hibou dans des ruines.

Tout se passa sans bruit; l'enterrement de Barbe eut lieu. Pacôme, livide, s'avançait sans rien dire; le père Hailloux, habillé de noir avec les vêtements achetés pour la noce, semblait un croque-mort oublié à l'arrière du triste cortège.

On s'étonna de l'absence de la mère, et le vieux l'expliqua ainsi :

— Elle cherche sa fille Justine.

Le rustaud l'écouta sans sourcilier.

— Elle a bien fait de s'en aller, entendez-vous, dit-il tranquillement.

Puis l'un rentra dans sa mesure, l'autre dans son moulin...

Un mois après, environ, une jeune femme, tenant un petit garçon par la main, arriva dans le village : elle était grande et brune, vêtue d'une jupe de laine courte collée sur ses hanches fièrement dessinées; elle portait un petit bonnet blanc sur sa tête, des sabots à ses pieds. L'enfant, exténué de fatigue, se faisait presque traîner. Arrivée devant la Jachère la mère parut hésiter sur le chemin qu'elle allait prendre; mais tout à coup, elle continua sa route et arriva droit à la demeure du rustaud. Elle appela d'une voix timide, on ne lui répondit pas. Alors, elle avança et s'introduisit dans la pièce d'entrée qui était grande ouverte. Là, elle aperçut Pacôme, les coudes appuyés sur la table, la tête dans ses mains; il ne remuait pas, seulement des larmes glissant à travers ses doigts tombaient sur la table avec un son mat.

— Pacôme! dit la jeune femme en lui frappant sur l'épaule.

— Quoi? fit le rustaud avec brutalité. Mais il reconnut sa sœur Justine et lui ouvrit les bras en sanglotant et répétant :

— Barbe! ma petite Barbe est morte!

— Oui, je sais, répondit-elle. Courage, mon pauvre Pacôme, tu la reverras un jour.

— Oh! je ne sais pas!

Justine laissa pleurer son frère quelques instants.

— Tu me pardonneras, dit-elle, mais j'ai appris que tu es dans le chagrin et alors je suis venue.

— T'as bien fait, répondit Pacôme — et il regarda le petit garçon qui se cachait derrière sa mère. — Voilà donc ce pauvre gars? ajouta-t-il.

— Oui. Embrasse-le, Pacôme, car personne au monde ne l'aime que moi.

Le rustaud, qui dans le temps, avait traité de malheureuse et d'éhontée cette sœur qu'il aimait, s'émut un peu parce qu'il venait de prendre sa première leçon d'humanité dans son désespoir immense : c'est là le bénéfice des larmes. Il prit le petit qui avait la pâleur et l'air craintif des êtres privés du pain de l'âme; il le regarda attentivement et murmura :

— Pauvre gas!... Que vas-tu en faire?

— Il va travailler.

— Il a les membres bien délicats!...

L'enfant le regardait, attendant avec une espèce de modestie le baiser qu'on lui avait promis. Pacôme comprit soudainement : il l'embrassa.

— Merci, dit Justine. Et penses-tu, ajouta-t-elle en tremblant, qu'on l'embrasserait à la Jachère?

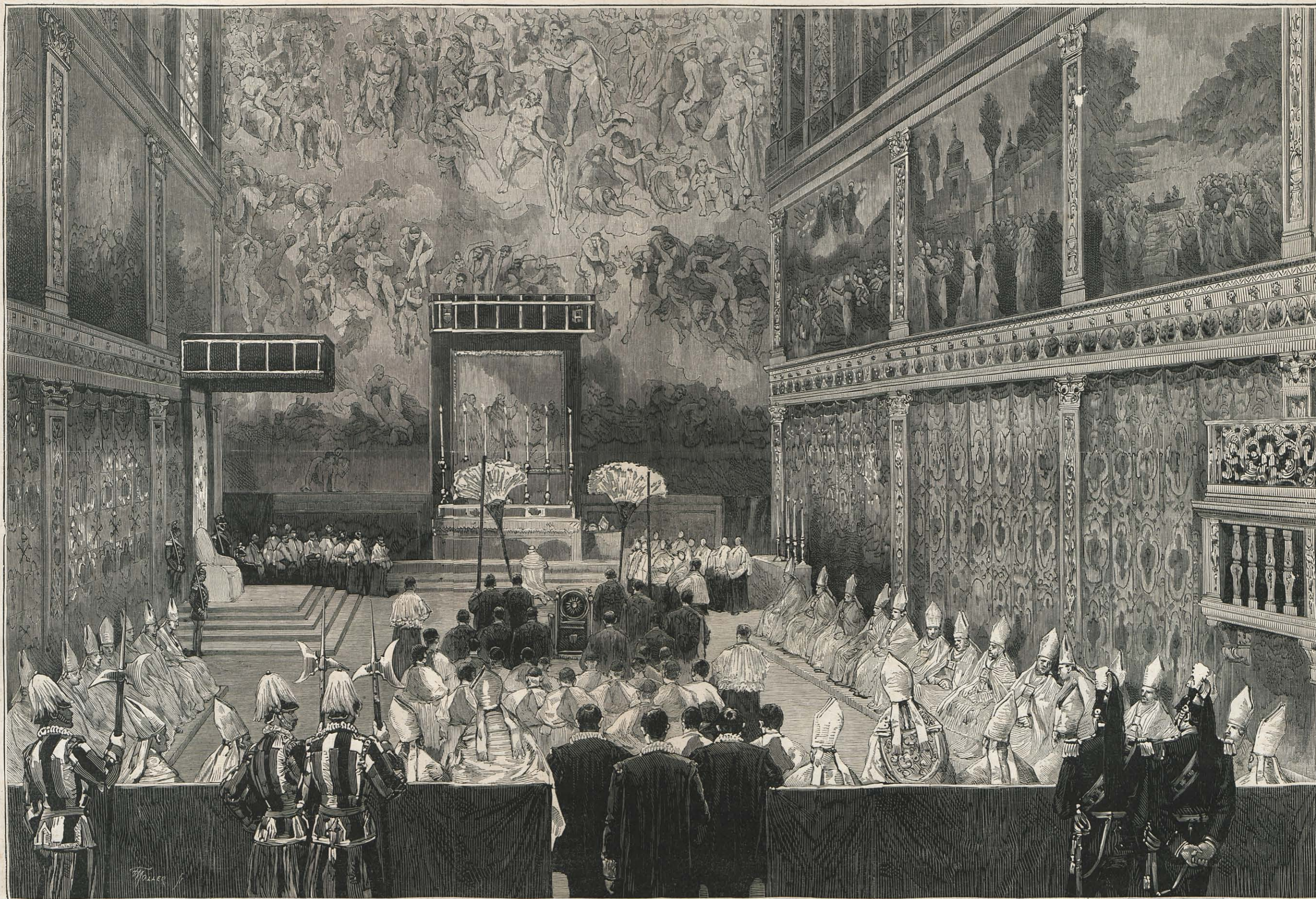
— Oh! non, non! s'écria Pacôme; ne va pas à la Jachère; reste ici.

— Tu veux donc bien que je vive avec toi?

— Oui... mais je ne sais pas pourquoi la mère Hailloux est partie d'ici le jour de la mort de Barbe en disant qu'elle allait te trouver...

— Alors elle m'avait pardonné?

— Non pas... je ne sais pas... Si tu veux bien



A ROME. — Le Couronnement d'un Pape. — S. S. Léon XIII se prosterne devant l'autel avant le couronnement. — Vue d'ensemble de la chapelle Sixtine pendant la cérémonie.

(Dessin fait à Rome par MM. Scott et Marie, nos envoyés spéciaux.)

faire, dis que la mère est restée en condition à Nogent-le-Rotrou, parce que, vois-tu, elle avait fait tant de chagrin à ma petite Barbe qu'elle s'en est allée pour éviter ma colère, et elle a donné le prétexte que je t'ai dit.

— Ah! fit Justine. C'est bien, je ferai comme tu voudras. Alors tu consens à faire travailler mon pauvre garçon?

— Certainement. Il travaillera avec moi.

Justine se jeta de nouveau dans les bras de Pacôme.

— Tiens, reprit le rustaud, en tirant d'une armoire des jupes, des tabliers, des bonnets, des rubans, voilà qui était à Barbe... et puis ça encore... et puis ça! tu le mettras et tu me parleras d'elle. Tu apprendras aussi son nom au petit, n'est-ce pas?

— Oui, oui, tout ce que tu voudras.

Ils causèrent encore longtemps et l'enfant s'endormit.

— Dis-moi donc, Justine demanda alors Pacôme, qu'est devenu le beau monsieur qui t'avait emmenée?

— Il m'a abandonnée, répondit Justine en rougissant.

— Ils font tous de même. T'as été bien folle, ma pauvre fille; mais je crois que Barbe t'aurait aimée tout de même, elle qui était pure comme un chérubin!

Et là-dessus, le meunier quitta sa sœur, qui l'entendit pleurer et crier toute la nuit.

Justine fut installée au moulin. En la revoyant, les voisins poussèrent de grands cris et coururent avertir le père Hailloux. Celui-ci, sans hésiter, se rendit chez Pacôme. Justine devint écarlate en le voyant.

— Eh ben! malheureuse, lui dit-il avec acécité, où est ta mère?

— Elle s'est mise en condition pour quelque temps, parce qu'elle a trouvé de beaux gages.

— Ah! je croyais pourtant bien qu'elle n'était point d'humeur à servir les autres. Est-ce qu'elle me fera écrire?

— Je ne sais pas.

— Bon, bon, répondit le père Hailloux avec indifférence, et il sortit en marronnant et en traitant sa vieille compagne de folle et de sorcière.

Pacôme et Justine vivaient en bonne intelligence; leurs soirées se passaient à parler de Barbe.

— Elle savait lire et écrire, disait Pacôme, sais-tu, toi?

— Oui.

— Ah! les femmes apprennent bien mieux que les hommes, murmurait le rustaud en soupirant, et puis, elle comprenait toutes sortes de choses que je ne comprenais pas; elle avait une façon de parler qui, quelquefois, me rendait honteux, et tu parles comme elle...

Abimé dans ses souvenirs, Pacôme devenait rêveur; mais ses larmes cessaient de couler; son chagrin avait pris un air grave et solennel.

Il s'était mis à aimer son neveu, et l'emmenait souvent dans les champs pendant que Justine préparait le repas.

MARK BUGLEL.

(La suite au prochain numéro.)

THÉÂTRES

ODÉON : *Joseph Balsamo*, drame en cinq actes et huit tableaux, par M. Alexandre Dumas fils. — VAUDEVILLE : *Les Bourgeois de Pont-Arcy*, comédie en cinq actes, par M. Victorien Sardou. — GYMNASÉ : Reprise de *Monsieur Alphonse*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Les Misérables*, drame en cinq actes et douze tableaux, par Charles Hugo.

L'absence de Paris m'a empêché d'assister à la première représentation de deux pièces d'une importance supérieure, dues à la plume de deux maîtres du théâtre contemporain : *les Bourgeois de Pont-Arcy* au Vaudeville, et *Joseph Balsamo* à l'Odéon. Je les classe

par ordre chronologique. De ces deux pièces, le succès de l'une, de la première, est assuré; c'est une peinture de la vie bourgeoise en province. Pont-Arcy est une localité qui avait déjà servi à M. Victorien Sardou dans *les Ganaches* et dans *Nos bons villageois*. Elle avait également servi à MM. Louis Ulbach et Crisafulli dans *Madame Fernel* et à M. Gustave Flaubert dans *le Candidat*. C'est le défaut des pièces de M. Sardou de rappeler quelquefois d'autres pièces. Mais une fois la ressemblance acceptée, M. Sardou arrange et triture son sujet de façon à le faire absolument sien. C'est ce qui est arrivé pour *les Bourgeois de Pont-Arcy*. Une action profondément humaine circule à travers des tableaux de ridicules provinciaux pris sur le vif, mais qui toutefois pourraient être plus divertissants. Cette action, c'est la faute d'un père de famille qui, à force de prendre le chemin de fer de Pont-Arcy à Paris. — trois heures en express, — a fini par contracter dans cette dernière station une liaison dont le résultat a été un fils illégitime. Le père meurt. La mère de l'enfant arrive tout naturellement à Pont-Arcy. De là, le drame. Ce drame est émouvant, bien conduit; on y retrouve la certitude de main qui a présidé aux péripéties de *Dora*, dont il continue le succès. Peut-être eût-il gagné à être resserré en quatre actes.

Interprétation qui ne laisse rien à désirer, et où M^{lle} Delaporte aborde pour la première fois avec autant de talent que de courage l'emploi des jeunes mères. La triomphante Céline Montaland n'en est pas encore là; elle s'est taillé un rôle de bourgeoise dont elle tire un merveilleux parti. Pierre Berton, Delannoy, Parade, Boisselot sont applaudis tous les soirs. Que voulez-vous de plus?

M. Alexandre Dumas fils revient à son père; les nombreuses représentations de la *Jeunesse de Louis XIV* l'ont mis en goût. La vérité est que l'œuvre considérable du célèbre romancier équivaut à une mine dramatique. On sait qu'il avait rêvé de faire passer toute l'histoire de France dans ses romans, et peu s'en est fallu qu'il n'ait tenu complètement parole. Dans ce plan gigantesque, *Joseph Balsamo* représente la période des noces de Marie-Antoinette d'Autriche avec le dauphin, qui sera bientôt Louis XVI. Autour de ce point culminant et lumineux se groupe une multitude de faits et de personnages, mis en œuvre et en relief avec l'habileté particulière à Alexandre Dumas et à son compère Auguste Maquet. C'est d'abord l'aventurier énigmatique qui donne son nom au roman, Balsamo ou Cagliostro, alchimiste, thaumaturge, et grand seigneur; c'est le triste roi-sultan Louis XV, avec son entourage de la dernière heure, M^{me} du Barry et son beau-frère le comte Jean; le vieux duc de Richelieu, cette incarnation du vice triomphant, etc.; — c'est enfin toute une société affolée de vices, corrompue jusqu'à la moelle, la sarabande monarchique qui faisait tant ricaner Voltaire et tant pleurer Rousseau...

Quant à la fable indispensable, il faut la chercher dans la famille du baron de Taverny, famille toute d'invention, composée du père, de la fille et du frère. Andrée est la personification de la noblesse hautaine, et cependant le duc de Richelieu médite de faire d'elle une favorite royale. Un second piège lui est tendu par en bas : c'est l'amour d'un enfant du peuple, de Gilbert, autre création des deux romanciers. Andrée évite le premier piège, grâce à la protection de Cagliostro, mais elle n'évite pas le second : un lâche attentat la livre endormie et sans défense à Gilbert. Là où le roi de France a reculé, honteux et plein d'effroi, l'homme du peuple s'avance et consume le déshonneur de la noble fille. Voilà ce qu'en termes du métier on appelle la carcasse de l'ouvrage; elle est suffisante, mais un peu noyée dans l'ensemble historique.

Ce n'était pas une mince affaire de transporter à la scène la plupart de ces épisodes et de ces physionomies. J'ignore comment le père s'en serait tiré; mais à la façon magistrale dont il avait déjà concentré les ressorts du *Chevalier de Maison-Rouge*, on peut croire que le public en aurait eu pour sa satisfaction. Le fils, dont les qualités personnelles sont incontestables, et jusqu'à un point aussi puissantes, a montré dans cette besogne de l'hésitation et certains fêchissements. Il s'est complu dans l'accen-

tuation de quelques vices, et il s'est dérobé au moment où l'on attendait de lui des ressauts d'honnêteté et d'indignation, — qui sont pourtant dans sa nature. On prétend que M. Alexandre Dumas fils, ayant à faire la peinture de la dégradation des mœurs du dix-huitième siècle, s'étonne du reproche qui lui est adressé d'avoir côtoyé la politique. — Ah çà! est-ce qu'il croit bonnement qu'on évoque sans danger pour la génération actuelle, les figures des gentilshommes avilis et des courtisanes titrées? Est-ce qu'il s'imagine que toute cette fange remuée restera à l'état de tableau littéraire plus ou moins réussi, et qu'il n'en ressortira pas pour le public un enseignement quelconque? M. Dumas fils s'est étrangement trompé dans ce cas, et l'on n'est pas innocent à ce point. Qu'il l'apprenne donc, s'il l'ignore ou s'il feint de l'ignorer : oui, en 1878, Louis XV c'est de la politique; — oui, le duc de Richelieu et la fille Gormard-Vaubernier, c'est de la politique; — oui, Marat, c'est de la politique. Le théâtre n'est pas une simple lanterne magique, ou s'il le croit, M. Dumas fils tient son art en bien médiocre estime. A l'heure qu'il est, toute parole venue de haut veut être pesée. L'histoire n'est pas faite uniquement pour être un joujou aux mains de M. Duquesnel et de ses décorateurs, surtout quand cette histoire nous touche de si près.

Il restera de *Joseph Balsamo* une éblouissante mise en scène. Certains drames se montent maintenant à la façon des opéras. On jette là-dessus une centaine de mille francs, et l'on voit venir. Il se peut que le but de l'institution de l'Odéon, — qualifié de second Théâtre-Français sur le cahier des charges ministériel, — soit légèrement détourné de sa voie. Mais le public y prête des yeux fascinés. Des yeux, soit; les oreilles n'ont pas toujours leur contentement, cette fois. Alexandre Dumas père avait bien disposé les esprits; Alexandre Dumas fils a brouillé les cartes, par intervalles.

Le comédien qui avait fait en partie le succès de la *Jeunesse de Louis XIV* en jouant le rôle de Mazarin, M. Lafontaine, a été requis pour jouer le rôle de *Joseph Balsamo*. Il n'y avait pas d'ailleurs à choisir; c'était le seul homme à Paris capable d'incarner ce personnage. Il a la prestance, le grand air, quelque chose de voilé dans le regard, de mystérieux et de magnétique. Il a lancé la pièce au premier acte, il l'a secourue dans les suivants, et il l'a sauvée au dernier. On ne porte pas mieux que lui l'habit de cour. — M. Porel, qui veut être de toutes les fêtes (et qui a peut-être tort) s'est prêté à la circonstance en acceptant de représenter le duc de Richelieu. — M. Talien s'est dit : Je serai Louis XV! et il ne l'est qu'à demi. Pour être Louis XV il fallait avoir lu les deux volumes de Michelet, et avoir passé deux mois de sa vie quotidienne dans la salle des portraits au musée de Versailles.

Au moins, pour être du peuple et être Gilbert, M. Marais n'a eu besoin de personne. Il est très-bon, très-vivant, très-énergique. Bons aussi, MM. Valbel, Sicard, Dalis, Montbars et Monval. Ce dernier représente Marat, de Neufchâtel, médecin des écuries du comte d'Artois. Il peut se vanter d'avoir en sa grande part d'effet, quoique n'ayant que quelques mots à dire dans la scène qui suit le feu d'artifice sur la place Louis XV.

M^{lle} Jullien, une débutante, joue Andrée de Taverny avec des alternatives de force et de faiblesse. On a habillé M^{me} Hélène Petit de la robe à fanfreluches de Marie-Antoinette; elle s'est laissée faire. Quant à M^{lle} Léonide Leblanc, c'est une comtesse du Barry dont la mine futée amène sur toutes les lèvres ce refrain de la *Fille de madame Angot* :

C'est pas la peine assurément
De changer de gouvernement!

Nous retrouvons M. Dumas fils au Gymnase, avec la reprise de *Monsieur Alphonse*, une de ces pièces d'exception qui, pour être adoptées, veulent l'autorité d'un nom comme le sien. Comme tous les mauvais sujets dont l'immoralité n'entame pas la bonne humeur, *Monsieur Alphonse* avait été accueilli à l'origine avec une faveur marquée. Cette faveur l'a suivi dans sa reprise, et je suis bien forcé de voir dans cette persistance de succès un courant de sympathie sociale dont il faut que je cesse de m'étonner. — M. Frédéric Achard a gardé son rôle et l'a

maintenu dans la note semi-naïve, semi-cynique, qui lui convient. M^{me} Suzanne Lagier a succédé à M^{me} Alphonsine; elle a apporté d'autres qualités qui ont modifié une physionomie à laquelle on s'était accoutumé en l'excusant; elle a agrandi un type vulgaire et comique; elle en a fait autre chose. Le public est une bonne âme; il s'est accommodé, après un moment de surprise, des toilettes exorbitantes de M^{me} Suzanne Lagier et de M^{me} Fromentin. Moi, cependant, si j'avais été M. Alexandre Dumas fils, je me serais permis de dire à ces deux dames que mon petit drame intime ne comportait pas de ces exhibitions hors mesure. M^{me} Guichard n'est pas la comtesse du Barry.

Paris n'a pas été fait en un jour. Un arriéré dramatique ne se solde pas en cent lignes. Je me trouve encore avec les *Misérables* sur les bras, — les *Misérables*, la grosse affaire de la Porte-Saint-Martin, un drame inspiré d'un chef-d'œuvre; une pièce écrite par le fils d'un grand homme. J'ai connu et aimé Charles Hugo, et j'ai pleuré sur le livre des *Misérables*. Cela veut dire que je ne me crois pas aujourd'hui le droit de parler de cette représentation autrement que pour en signaler l'énorme effet.

La pièce a subi de profonds remaniements depuis sa première représentation, à Bruxelles, sous l'Empire. J'aurai à examiner les deux versions dans ma chronique de la semaine prochaine.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Projet de fondation d'un nouveau théâtre lyrique. — THÉÂTRE-ITALIEN : Reprise de *Il Barbiere di Siviglia*, opéra-bouffe en deux actes, de Rossini.

DEPUIS la catastrophe du Théâtre-Lyrique, la fièvre est dans les cerveaux de tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin, directement ou de biais aux destinées de la musique française. Chacun rêve à sa façon sur ce grand problème, dont la solution officielle est, d'ailleurs, prochaine et certaine. M. Bardoux, ministre éclairé et actif, y a la main à l'heure où je vous parle, et on sait que, dans cette main, le Parlement a mis une grosse liasse de deux cents billets de mille francs.

Né désespérons de rien.

En attendant mêlons-nous à la foule des gens à projets, et combinons, nous aussi, notre petit roman, avec l'espoir bien vague, mais encore consolant qu'il puisse devenir une réalité. Il en coûte si peu de bâtir en imagination un théâtre dont on se nomme le directeur, que c'est un plaisir à ne pas se refuser.

Pardonnez ce ton de plaisanterie. Nous avons un plan! et nous y croyons avec tant de bonhomie, que nous n'avons pas hésité à le présenter déjà aux abonnés de la *Revue de France*, qui l'ont approuvé par un silence unanime. En voici les points essentiels, autrement le résumé, que nous soumettons à une autre série de lecteurs, en espérant d'eux la même bienveillance.

Ce n'est plus du Théâtre-Lyrique qu'il retournera, mais d'une

École d'application de la musique.

Telle est du moins l'idée; c'est-à-dire qu'il s'agirait pour l'État de créer de ses deniers et de gérer une institution qui serait au Conservatoire ce que l'École de Fontainebleau est à l'École polytechnique. Quant au nom à donner à ce théâtre, nous reprendrions l'ancienne rubrique de

THÉÂTRE DES JEUNES ARTISTES.

En effet, les élèves du Conservatoire y feraient un service obligatoire de deux ans, en retour de l'éducation gratuite qu'ils reçoivent. Ceux qui auraient remporté un premier prix toucheraient des appointements de 5,000 fr. par exemple, et il serait al-

loué 4,000 fr. aux seconds prix et 3,000 fr. aux accessités.

L'orchestre serait aussi recruté dans les classes du Conservatoire.

Nous compterions beaucoup sur le zèle de cette jeune troupe mise face à face avec un public forcément indulgent, et acquiesçant dans ces conditions favorables l'aplomb nécessaire pour paraître plus tard sur les grands théâtres. D'ailleurs, aucune hiérarchie parmi ces chanteurs novices; point de chefs d'emploi; les plus mauvais rôles comme les meilleurs seraient, à titre d'exercice, dévolus successivement à toutes les voix capables de les chanter.

Le répertoire serait formé tout d'abord des opéras envoyés de Rome par les lauréats de l'Institut, ou présentés par ceux des classes de composition du Conservatoire. Ce ne serait pas, en effet, le succès absolu que l'on poursuivrait, comme dans les entreprises purement commerciales. On se proposerait avant tout de livrer à des jeunes gens inexpérimentés un terrain d'étude, où ils appliqueraient les notions théoriques qu'ils pourraient posséder.

Puis on monterait, comme objet de méditations fructueuses, des fragments d'œuvres historiques: un acte de Lullu, ou bien de Campra, de Rameau, de Dauvergne, de Philidor... En ce cas, la représentation serait précédée d'une conférence.

Le matériel de la scène serait décent, mais modeste. On aurait en magasin ce qui s'appelle un jeu de décors et de costumes, répondant suffisamment à tous les besoins.

D'ailleurs, et toujours en supposant qu'on ne chercherait pas à faire des bénéfices, le prix des places du *Théâtre des jeunes artistes* serait très-modéré. On pourrait prendre, comme base du tarif, le fauteuil d'orchestre à 3 francs, ou, si vous l'aimez mieux, le parterre à 1 franc. Dans ces conditions, il n'est pas interdit d'espérer que les dépenses très-minimes de la maison ne fussent couvertes, d'autant plus qu'on soutirerait aux cafés-concerts une partie de leur clientèle. Et le *Théâtre des jeunes artistes* deviendrait en même temps le théâtre des jeunes dilettantes, ou plutôt des auditeurs nouvellement conviés au banquet de la bonne musique. Leur goût se formerait vite, surtout si on avait la permission de leur jouer quelques ouvrages classiques dont l'Opéra et l'Opéra-Comique ont jusqu'ici gardé le monopole.

Au point de vue financier, trois hypothèses à admettre :

1^o L'entreprise ne fait pas ses frais : — les fonds votés par le Parlement sont là pour parer les coups de la mauvaise fortune.

2^o Elle fait exactement ses frais : — la subvention reste dans les mains du ministre jusqu'à l'exercice suivant, pendant lequel les contribuables peuvent être dispensés de la renouveler.

3^o Elle donne des bénéfices : — ils sont distribués en primes à tous ceux qui auront contribué à amener cette prospérité inespérée, non cherchée dans tous les cas. Ou bien ce boni est employé à améliorer le matériel, à monter encore quelque pièce d'une mise en scène dispendieuse mais qui pourrait augmenter le prestige du théâtre.

Nous n'avons donné là, bien entendu, qu'une esquisse, qu'un avant-projet. Nos chiffres, notamment, seraient révisables, après une étude plus attentive et faite sur des documents précis. Enfin, nous n'avons voulu qu'éveiller une idée que nous croyons juste, et qu'il appartiendrait à M. le ministre des beaux-arts de faire fructifier.

Trop heureux serions-nous si nous avions posé la première pierre de « l'École d'application de la musique. »

— Le Théâtre-Italien nous a régalé d'un peu de musique bouffe; il a repris le *Barbiere di Siviglia*. C'est qu'aussi le temps était venu, pour lui comme pour nous, de prendre quelques joyeux ébats, après six mois consacrés aux mélodieux massacres du répertoire tragique.

Les deux noms en vedette sur l'affiche étaient ceux de la basse Nannetti qui reprenait son rôle de Basile, et de M^{lle} Bentami qui débutait par celui de Rosine. Les autres personnages étaient joués par Corsi (Almaviva); Verger (Figaro) et Marchisio (Bartholo.)

C'est un consciencieux et très-expérimenté chanteur que Nannetti et possédant, à défaut d'originalité, assez de souplesse pour chanter dans une même semaine le grand prêtre d'*Aïda*, et Leporello de *Don Giovanni*. Dans le *Barbiere*, il a dit « l'air de la calénnie, » suivant toutes les traditions. Mais il se fait une figure blême de Carême-prenant qui n'est pas aussi comique qu'il le suppose. Nous nous souvenons d'avoir vu des Basiles joufflus et rubiconds qui laissaient deviner les bonnes ripailles de cet hypocrite, dont l'ascétisme ne peut être que simulé.

M^{lle} Bentami est une robuste personne, douée d'une voix de mezzo-soprano également vigoureuse, et qui nous semble destinée à briller dans l'opéra-seria plutôt que dans l'opéra-bouffe, lequel exige plus de coquetterie et de légèreté de style.

On peut savoir gré cependant à la débutante d'avoir chanté la cavatine : *Una voce poco fa...* d'une façon plus conforme au texte qu'il n'est d'usage. Quant à la valse qu'elle nous a débitée à « la leçon de musique, » elle est bien médiocre pour s'enchaîner ainsi sans façon dans de la musique rossinienne.

C'est toujours une chose qui étonne qu'au milieu d'un festin aux truffes et au champagne, on vienne vous offrir du miroton!

ALBERT DE LASALLE.

L'OR A LA GUYANE FRANÇAISE

LE PLACER VITALO

LA France ne possédait jusqu'ici que des mines d'or dont l'exploitation avait été presque partout abandonnée. Les difficultés d'extraction rendaient cette exploitation fort coûteuse et les résultats n'étaient pas en rapport avec les dépenses qu'elle nécessitait. Nous étions, sur ce point, tributaires de l'étranger.

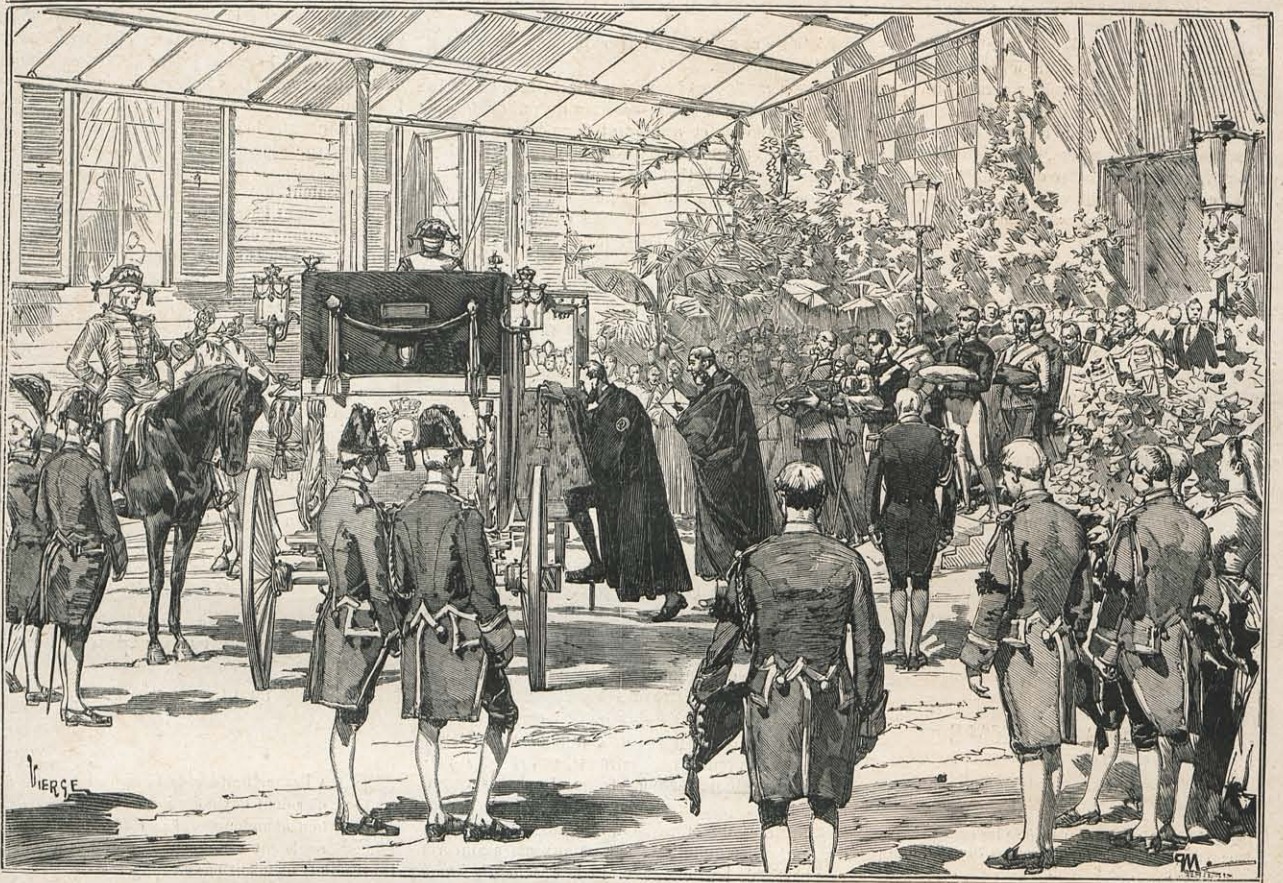
Aujourd'hui, nous possédons une colonie, la Guyane, où l'or abonde; ce n'est plus dans les mines qu'il faut aller le chercher, mais dans des criques, des marécages, en un mot, presque à fleur de terre, et il suffit d'un simple lavage et d'une fonte pour le transformer en lingots d'une pureté remarquable. Le titre de l'or ainsi recueilli est de 974 à 980 millièmes, c'est-à-dire qu'il égale et dépasse même, comme pureté, l'or recueilli en Australie et en Californie.

Le placer le plus riche de la Guyane française fut découvert en 1873 par Élie Vitalo, sur la rivière du Courcibo, commune de Sinnamary. Il porte le nom de placer Saint-Élie et a une surface rectangulaire de 9,900 hectares.

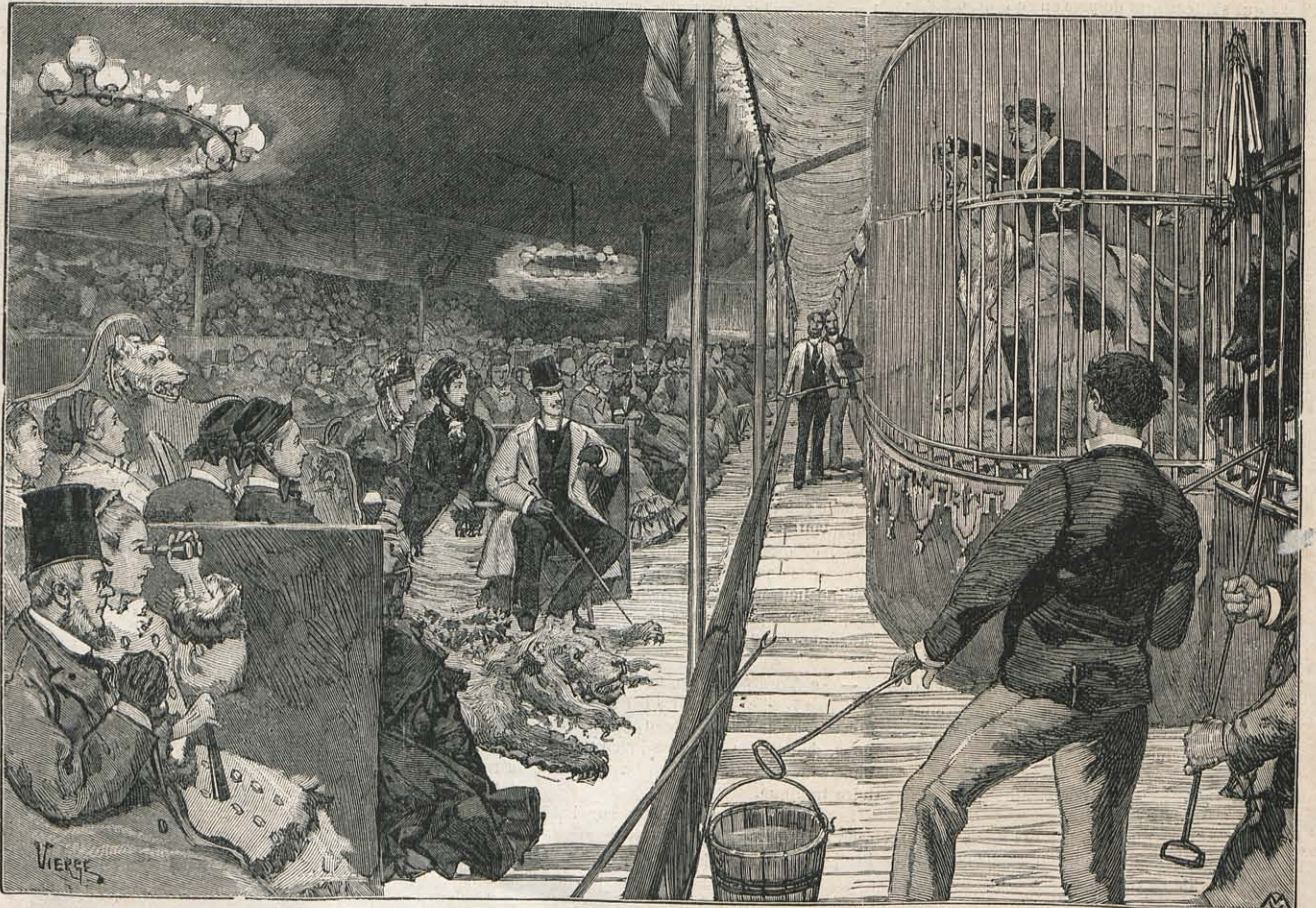
Les innombrables rameaux des criques ou ruisseaux dont il est sillonné forment un réseau aurifère si étendu et si riche que, en quarante-six mois d'exploitation, il a été extrait 1,656 kilos d'or, représentant une somme de 5,538,385 fr. Au fur et à mesure que l'exploitation avançait, on était surpris par de nouvelles découvertes.

Les ingénieurs français et anglais, appelés pour soumettre les richesses de Saint-Élie à un examen approfondi, ont constaté que les alluvions modernes de ces placers sont formées par la destruction presque sur place des chapeaux de filons quartziteux aurifères, et le lavage des alluvions conduira à la découverte des gîtes en place. Dans les seules criques comprises dans le quart de la concession du placer Saint-Élie, et situées aux environs des établissements actuels, il a été constaté l'existence de 9 millions d'or, sans compter les petites criques, où les calculs modérés estiment qu'il y a pour plus de 4 millions d'or, soit, en tout, 13 millions d'or reconnus.

Une société vient de se former pour mettre en exploitation ces immenses richesses et pour étendre l'exploitation dans les parties encore inconnues de la concession.



A L'HOTEL COSTANZI, A ROME. — Les Ambassadeurs anglais allant présenter les insignes de l'ordre de la Jarretière au roi Humbert.
(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de MM. Scott et Marie.)



A MADRID PENDANT LES FÊTES. — Le Roi Alphonse et la Reine Mercédès à une séance du dompteur Bidel. — (Dessin de M. Vierge.)



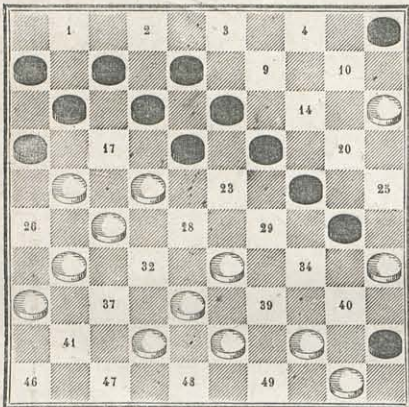
1. La recherche de l'or par la battée. — 2. Distribution des vivres. — 3. Lavage des sables pour l'extraction des pépites. — 4. Transport dans les forêts. — 5. Grande case du placet.
GUYANE FRANÇAISE. — Exploitation de l'or dans les gisements de Saint-Élie (concession Vitalo). — (Dessin de M. Riou, d'après les croquis de M. de la Bouglite.) — Voir l'article, page 211.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Prrière d'adresser les solutions et envois à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150. Les solutions doivent lui parvenir au plus tard le deuxième jeudi qui suit la publication du journal.

La solution du problème de dames donné le jour des solutions et mentions ne doit être envoyée qu'avec celles des problèmes proposés dans le numéro suivant. A quel bon dépenser un timbre-poste inutile et provoquer des erreurs de clas-em nt? Les solutions de problèmes d'échecs et de rebus doivent être adressées directement au quai Voltaire, 13.

232 — DAMES, par M. Clodion, à Paris



NOIRS

BLANCS

Les Blancs jouent et s'assurent la victoire en 9 coups.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES 206 ET 216 A 224

217 ASPIC SEINE PIRON INOUI CENIS
219 MON MINET D'ONEGAL NEGUS TAS
221 ROUEN TOURS HOURI CERES ROUEN
223 CALAIS ALLE LORE TOMBES
224 MISERE ISERE SERE RE E

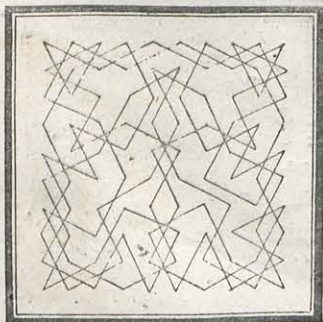
220 — 16 à 11 — 41 — 26 à 30 — 45 à 40 — 50 à 5.

222 — DOLE, NOLE, SOLE, YOLE, TOLE, ROLE, EOLE, MOLE, VOLE, POLE.

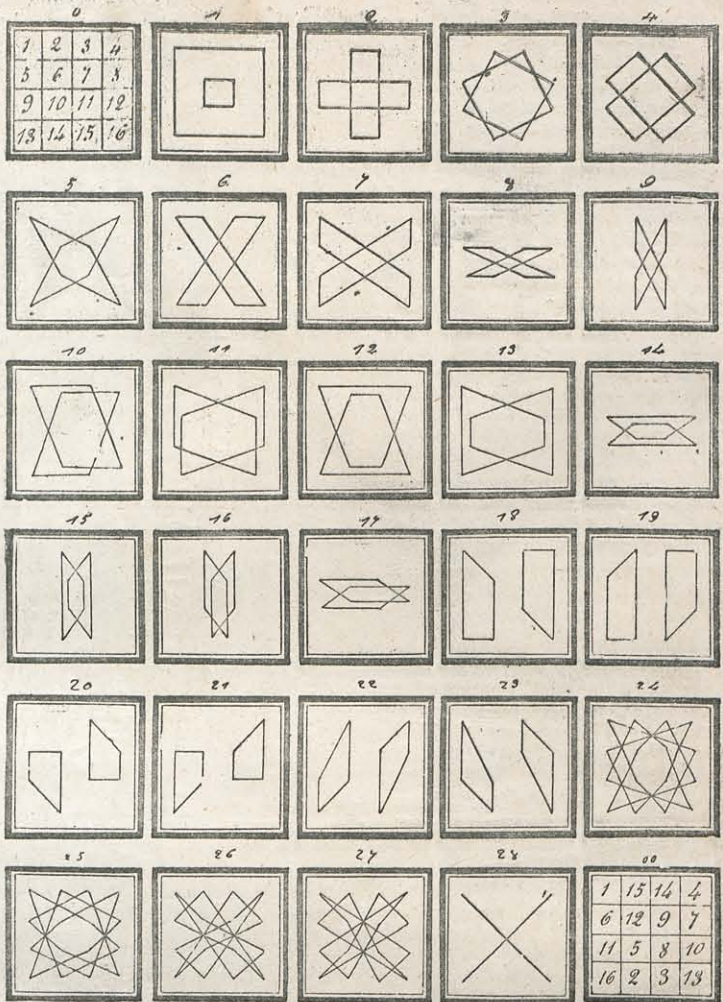
218 — BOUTS-RIMÉS de M. A. Coré-Vertu
Que je voudrais pouvoir parcourir à ma guise,
O mes grands bois ombreux, vous que j'ai tant aimés!

216 — 2 à 12 — 4 à 6 — 2 à 2 — 8 à 6 — 2 à 12 — 18 à 5
— 1 à 11 — 16 à 5 — 9 à 10 — 16 à 18 — 20 à 7 — 3 à 13
— 22 à 7 — 15 à 13 — 22 à 20 — 25 à 11 — 23 à 25
— 26 à 24 — 27 à 13 — 29 à 27 — 30 à 17 — 35 à 25 —
36 à 28 — 34 à 21 — 37 à 27 — 2 à 26.

213 — LA CROIX de L. H., à Saint-Étienne



206 — ÉTUDES SUR LES CARRÉS MAGIQUES



EXPLICATIONS
O Les 16 nombres dans leur ordre naturel avant d'être couverts en carrés magiques.
4 à 27. — Les 27 quadrilatères donnant 34 par la somme de leurs angles.
28 — Les deux diagonales donnant 34.
OO Le premier carré magique donné par le grand carré, les chiffres primitifs étant aux mêmes angles.

MENTIONS DES SOLUTIONS JUSTES

DES PROBLÈMES 206 ET 216 A 224

Dames n° 220, de M. Launay

Ed. Penmetier; Fiscalini; Xy, à Pont-Audemer; Luet; Jean Zimmermann; Parisot; café Richelieu, à Richelieu; café de la Renaissance, à Sens; Mme Premier-Raoult; café Mahieu, à Paris; café de la Gare du Sud, à Marseille; L. H., à Saint-Étienne; Du Marais; Grand café parisien, à Meaux; le Cercle des sous-officiers du 56e de ligne (ainsi que le 214); Henri Rué, à Versailles; Alfred Aronni (la solution entière, s. v. p.); B. Mermet, à Lyon; Hallali, à Brest; Personnat, à Bourges; B. J., à Paris. cercle du Commerce, à Bastia; C. L., à Cannes; café du Cheval-Blanc (solution entière, s. v. p.); café des Moulins, à Paris; F. Demand, à Paris; Ach. Prieur; E. Benezech; F. R., à Paris (tous nos compliments, vos bouts-rimés seront publiés dans le plus prochain numéro possible); café de la Poste, au Havre (plus les 202 et 214, envoyés à tort, 15, quai Voltaire); la nièce du président, à Orléans; les trois Edouard (échanger à l'administration février contre avril); Cercle musical, à Aubenas (aut-il mettre, à l'avenir, E. Scharff, à Aubenas? Pour prime, écrivez quai Voltaire); le capitaine A. Boutigny (beau jeu en la matière, fait ses compliments à M. Launay); Gustave B., à Aubenas; D. F., à Paris.

Carrés magiques n° 206

MM. Penmetier et Ach. Prieur ont trouvé toutes les figures— Vientent ensuite : C. Launay; L. H., à Saint-Étienne; Oméga, à Chambéry; H. Rué, à Versailles; Ernest Bruni (Société de lecture); Karl; Du Marais; Mme Premier-Raoult; Gabriel Benezech; les B. J., à Paris; R. L. L., à Rouen; Personnat, à Bourges; Gustave B., à Aubenas.

Carrés magiques n° 216

M. Penmetier seul a trouvé. — Vientent ensuite : Du Marais et Hallali.

Les douze premiers : 1er, L. H., à Saint-Étienne (tout); — 2e, Mme Premier-Raoult, à Vie (tout); — 3e, Personnat, à Bourges (tout); — 4e, les trois Edouard (tout); — 5e, Du Marais (7 probl.); — 6e, Henri Rué (?); — 7e, la nièce du président (?); 8e, E. Demand, à Paris (7, joli début); — 9e, A. Puma, à Marseille (7, joli début); — 10e, Oméga, à Chambéry (?); — 11e, Launay (?); — 12e, Benezech (?).

Faites attention, messieurs les vétérans, voici des débutants qui se glissent hardiment dans la noble phalange des 12 premiers; il faut non-

seulement trouver le plus possible de problèmes, mais encore arriver les premiers.

Ont trouvé six problèmes : Ach. Prieur; Le Malchic (très-bien pour un débutant); le Cercle musical d'Aubenas; Luet; R. L. L., à Rouen (je suis comme vous, j'attends des nouvelles du T. de F.); Signoud; l'Œdipe de Brives (gr-nds progrès); Edwige; à Genève; Coriolan; Mme Valentine de F.; Triplex; Gustave B., à Aubenas.

Ont trouvé cinq problèmes : F. R. (bon début); Albycecolim; Grelmann, à Hammarling; B. J. Mme de T., à Bruxelles; V. Bonhomme; Paul et Virginie; R. S. T., à Saint-Cloud; Stanislas Kow; Mme Irène de Sabl; Vereingetorix.

Ont trouvé quatre problèmes : Dona Sol; S. V. P. (courage); Hector de B.; M. N. O., à Versailles; Whistifit ter (si vous voulez, vous en trouverez plus); Valet-de-Cœur; S. G. D. G.; Charlemagne; Hallali, à Brest; Karl O (très-bien, bon début, 4 des plus difficiles).

Ont trouvé trois problèmes : Cinq-Mars; le capitaine A. Boutigny; Mlle Léonie D.; Alpha, à Lille; un salon de la rue de Rivoli; Mlle Laurence de G.; Perles et Rubis; Mme Laure de M.

Ont trouvé deux problèmes : A. Guignabanté; le café Nicotlet, à Cherbourg; Frédéric Christol, au Caylar (Hérault); Amoroso, à Mian; Septentrion; Mme Louise d'Ar; Edouard I. de L.; Mme Reine L.

Ont trouvé un problème : Café Laurent, à Voves; P. Cousin; J.-J. de P., à Chartres; un vieux sorcier; W. Arthur; l'Œdipe du cercle de la Jeunesse; X., à Alger; Aristide Olympe; S. de G., à Paris; Agéno, à Marseille.

Solutions en retard des problèmes 210 à 216

C. Launay (4); Grelmann, à Hommarling (3); les trois Édouard (4).

Nous avons reçu les envois suivants :

Cercle musical d'Aubenas (bonne et nouvelle idée); Alphonse Guignabanté; Jules Fain, à Carpentras; Layard (très-bien); P. Legendre (nous avons déjà ce problème); Charlemagne; Albycecolim; Hallali, à Brest.

P.-L.-B. SABEL.

Le prochain numéro contiendra huit problèmes.

Le dernier ouvrage de M. Amédée Thierry, attendu depuis si longtemps, vient de paraître à la Librairie académique DIDIER et C^o, sous le titre de : *Nestor et Eutychés, les grandes hérésies du V^e siècle*. Un volume in-8°. 7 fr. 50

La même Librairie publie :
La Science de la jeune mère, par M^{me} JULIE FERTIAULT, 1 vol. in-12. 3 fr.
Histoire d'une corbeille de nocces, etc., par ETIENNE MARCEL, 1 volume in-12. 3 fr.
La Nièce du Balafre, histoire du temps de la Ligue, par ERNEST FALGAN, 4 vol. in-12. 3 fr. 50

Reines des Valses ? Fraises au Champagne, Larmes de Crocodile ! M^{me} Princesse, Lèvres de Feu, Cuir de Russie, Palte de Velours, Cerises Pompadour.

GRAVELLE-GOUTTE (seul breveté). Salicylate de Lithine Schlumberger, 5 fr. Rhume, affection, gorge. Pastilles salicylées, 2 fr. Prescription Chevrier, pharm., 21, faub. Montmartre, Paris.

Nous recommandons particulièrement les *Déjeuners du Grand-Hôtel*, 4 francs, vin, café et liqueurs compris ; *Diners de la table d'hôte*, 6 francs, vin compris. Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le Grand-Hôtel sont admises à ces deux tables.

THÉOPHILE ROEDERER et C^o, REIMS
CRISTAL-CHAMPAGNE, 44, r. Lafayette, Paris,
 MAISON FONDÉE EN 1864.

RUSSES ET TURCS
LA GUERRE D'ORIENT
 Illustrations des Meilleurs Artistes
 DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE
 TOUTS LES QUINZE JOURS, UNE SÉRIE : 40 CENTIMES
 La Livraison, 10 cent. — La Série, 40 cent.

COFFRES-FORTS

Système nouveau breveté S. G. D. G.

E. PAUBLAN

Successeur de son père
 566, rue Saint-Honoré, 566, PARIS

CACHEMIRE DE L'INDE par Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

ÉPILEPSIE — MALADIES NERVEUSES
 Traitement gratuit jusqu'à disparition des crises. Dr Rivalls, 107, rue de Rennes, de 2 à 3 heures, ou par correspondance.

VIANDE ET QUINA
 L'Aliment uni au plus précieux des toniques.
VIN AROUD AU QUINA
 Et à tous les principes nutritifs solubles de la VIANDE
 LE PORTIFIANT PAR EXCELLENCE
 DES PHTISIQUES, ANÉMIQUES, ENFANTS DÉBILES, QUINALESCENTS, VILLARDS, PERSONNES DÉLICATES.
 5 fr. — Ph^o AROUD, à Lyon, et toutes Ph^os.

L'HUILE DE MACASSAR de ROWLAND'S

Fortifie et Embellit les Cheveux.
ODONTO KALYDOR
 BLANCHIT LES DENTS. EMBELLIT LE TRINT.
 Se vend dans les bonnes Pharmacies & Magasins de Parfumerie
 N'achetez que les articles de ROWLAND'S, 20, Hatton Garden, Londres

E. SPORCK ★ ★ ★
ROBES
 MANTEAUX CHAPEAUX
 Paris, 9, rue du Quatre-Septembre, Paris.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE M^{me} S.A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 27, Bd. Haussmann, Paris.

FER BRAVAIS
 Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSE BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins.
 Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUÏSEMENT, PERTES BLANCHES, etc.
 Le Fer Bravais (fer liquide en gouttes concentrées), est le seul exempt de tout acide; il n'a ni odeur, ni saveur et ne produit ni constipation, ni diarrhée, ni échauffement, ni fatigue de l'estomac; de plus c'est le seul qui ne nourrisse jamais les dents.
 C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'on l'a fait d'un seul coup.
 Dépôt Général à Paris, 13, rue Lafayette (près l'Opéra) et toutes Pharmacies.
 Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre.
 Envoi gratis sur demande affranchie d'une intéressante brochure sur l'Anémie et son traitement.

ORFÈVREURIE CHRISTOFFLE

ORFÈVREURIE COUVERTS ARGENTÉS SUR MÉTAL BLANC RÉARGENTURE ET DORURE
 ARGENTÉE ET DORÉE Manufacture à Paris : rue de Bondy, 56
 FABRIKZEICHEN

Aujourd'hui que tous nos couverts, sans exception, sont argentés sur MÉTAL BLANC, ils ne porteront plus à l'avenir aucun poinçon distinctif de la nature du métal. Nous prions donc notre clientèle de ne plus désigner désormais nos couverts que sous le nom de : **COUVERTS CHRISTOFFLE**.

Ils ne seront revêtus que des poinçons ci-après :  

L'EAU DE NINON VIARD
 LA SEULE VÉRITABLE

Se recommande par trente années de succès. Elle enlève Taches, Boutons, Rougeurs, fait disparaître Hâle et Masque, et, par son action toute bienfaisante, blanchit le teint sans altérer la peau. Le Fl. 4 fr. F. VIARD, 5^{bis}, rue Auber.

Si vous voulez être toujours **Jeune et Belle** n'oubliez pas que la **VELOUTINE VIARD** est la seule poudre qui, sans altérer la peau, donne au teint ÉCLAT, FRAICHEUR et VELOUTÉ de la jeunesse : 3 fr. 50, 6 fr. et 10 fr. la boîte. — Parfumerie F. VIARD, ci-devant pl. du Palais-Royal, actuellement 5 bis, rue Auber.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJ^o sur une ench. en la ch. des not. de Paris, le mardi 9 avril 1878, midi, de :
 1^o MAISON rue du TEMPLE, 114. — Rev. br. : 32,441 f. M. à p. : 320,000 f.
 2^o MAISON rue de la FERME-DES-MATHURINS, 32. — Rev. br. : 24,355 f.
 M. à p. : 225,000 f. — S'adr. aux not. : Mes LEFÈVRE, r. Tronchet, 34, et Olignier, boul. des Italiens, 27, dep. de l'ench.

ADJ^o sur une ench. en la chambre des notaires de Paris, le mardi 16 avril 1878, d'UNE MAISON à PARIS, quartier du Palais-Royal, cour des Fontaines, 4, et r. de Valois, 6. Produit brut : 28,395 fr. — Mise à prix : 250,000 fr. S'adr. aux notaires : Mes Meignan, r. St-Honoré, 370, et BOURNET DE VERRON, r. St-Honoré, 83, d. de l'ench.

Étude de M^e LE BRUN, avoué à Paris, rue du 29 Juillet, n^o 3.
 VENTE, au Palais de Justice, à Paris, Le samedi 13 avril 1878, à 2 heures précises, D'UNE MAISON DE CONSTRUCTION RÉGENTE, A PARIS (8^e arrondissement) rue Treillard, n^o 11. Revenu brut, susceptible d'augmentation : 12,000 fr. Mise à prix : 100,000 fr. S'adresser audit M^e Le Brun.

MAISON DE CAMPAGNE et bâtiments séparés, à EAUBONNE, près Ermenonville, A ADJUGER, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 16 avril 1878, en 2 lots pouvant être réunis. M. à pr. : 25,000 fr. et 5,000 fr. S'ad., à EAUBONNE, à M. AUFFRAY, géomètre, et, à PARIS, à M^e PÉAN DE SI-GILLES, not., 2, r. de Choiseul.

ADJ^o sur une ench. en la ch. des not. de Paris, le mardi 16 avril 1878, à midi, D'UNE MAISON A PARIS, RUE DU F^o ST-HONORÉ, 88. EN FACE LE PALAIS DE L'ÉLYSÉE Revenu net : 29,944 fr. 52. — M. à pr. : 250,000 fr. S'adr. aux notaires : M^e BOURNET DE VERRON, r. St-Honoré, 83, et RENARD, r. du 4-Sept., 2, d. de l'ench.

MAISON A PARIS AVENUE MONTAIGNE, 8 A ADJUGER, sur une ench. en la ch. des notaires de Paris, le 16 avril 1878. — Mise à prix : 25,000 fr. S'adr. à M^e PÉAN DE SI-GILLES, not., r. Choiseul, 2.

3 MAISONS A PARIS, RUES D'ÉDIMBOURG, 15, et de NAPLES, 5 et 17, A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des notaires de Paris, le 16 avril 1878. Rev. : 11,450 f.; 12,500 f. et 9,100 f. — Mises à prix : 150,000 f.; 155,000 f. et 125,000 f. S'adr. à M^e BEZANSON, notaire, quai du Louvre, 8.

MAISON avec cour, remise et écurie, A PARIS, R. DE NAPLES, 14. A ADJUGER, même sur une ench. en la chambre des notaires de Paris, le mardi 16 avril 1878, midi. Revenu brut : 8,730 fr. — Mise à prix : 70,000 fr. S'adr. à M^e CONNARD, notaire, rue Moissigny, 17.

Étude de M^e LACOMME, avoué à Paris, 350, rue Saint-Honoré.
VENTE aux criées de la Seine, le 10 avril 1878, DE
 1^o MAISON ET HOTEL N^o 44, RUE DES PETITES-ÉCRITES Revenu des parties louées : 19,025 fr. L'hôtel n'est pas loué. Mise à prix : 350,000 f.
 2^o MAISON RUE DE VALOIS, 18, et RUE DE BAILLIIF, 7. Revenu : 18,680 fr. — Mise à prix : 450,000 fr.
 3^o MAISON DE CAMPAGNE A BELLEVUE, RUE DES BOIS, 2. Contenance : 86 ares, 71 centiares. Mise à prix : 30,000 fr.
 4^o AUTRE MAISON DE CAMPAGNE A BELLEVUE, Grande-Rue, n^o 32. Contenance : 60 ares 30 centiares. Mise à prix : 20,000 fr.
 5^o TERRAIN A LA VILLETTE, quai de la Gironde et rue Rouvet, 8. Contenance : 908 mètres environ. Mise à prix : 8,000 fr.
 S'adresser :
 1^o Audit M^e Lacomme. — 2^o à M^e Robin, notaire, 25, rue Croix-des-Petits-Champs; — 3^o à M. Nizet, architecte, rue de Rennes, 89.

G^o PROPRIÉTÉ propre à l'industrie, de 4,784 m., à CHARENTON-LE-PONT, rue de Paris, 101 et 103 (ancien parc de Brency), A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 16 avril 1878. Rev. br. : 47,200 fr. M. à pr. : 160,000 fr. — S'ad. : 1^o à M. Giot, à Paris, r. aux Ours, 32, et aux not. : M^e Leclerc, à Charenton-le-Pont, et M^e AUBRON, à Paris, avenue Victoria, 18, dépôt. de l'enchère.

ADJ^o sur une ench. en la chamb. des not. de Paris, le mardi 9 avril 1878, midi, de :
 1^o HOTEL Avenue d'EYLAU, 133. Mise à prix : 95,000 fr.
 2^o HOTEL CHAMP, 110. M. à p. : 110,000 fr. S'adr. à M^e BAZIN, notaire, 9, r. Louis-le-Grand.

ADJ^o D' ACTIONS DE C^o ASS^o EN l'étude de M^e MASSON, not. à Paris, 58, b. Haussmann, 10 avril 1878, midi :
 5 act. ASSURANCES GÉNÉRALES (vie). 20,000 fr.
 5 act. PRÉMIUM (incendie). 6,000
 3 act. PROVIDENCE (incendie). 6,500
 20 act. PATERNELLE (incendie). 2,000

VILLE-D'AVRAY ADJ^o sur une ench. en la ch. des not. de Paris, le 30 avril 1878, de :
 1^o G^o PROPRIÉTÉ DE CAMPAGNE, RUE DE VALLIÈRES. Cont. : 14,100 m. — M. à pr. : 140,000 fr.
 2^o POTAGER de 3,700 met. — Mise à prix : 3,800 fr. S'ad., à Paris, aux notaires : Mes Olignier, b. des Italiens, 27, et LEFÈVRE, r. Tronchet, 34, pour permis de visiter.

BOULOGNE (Seine). MAISON de campagne, A ADJUGER, sur une ench. en la ch. des not. de Paris, le mardi 9 avril 1878, midi. — M. à pr. baissée : 30,000 fr. S'ad. à M^e ROBERT, not. à Paris, boul. St-Denis, 24.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. L. AUDUBERT et C^o, 10, pl. de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

L'ARCHIDUC FRANÇOIS-CHARLES

Le père de l'empereur d'Autriche, l'archiduc François-Charles, vient de mourir à Vienne le 8 mars dernier.

François-Charles était entré dans sa soixante-seizième année. Jamais il n'avait pris part aux événements politiques de notre époque, et pendant le règne de son fils, il s'est tenu complètement à l'écart.

Fils de François Ier, et par conséquent frère de l'impératrice Marie-Louise et beau-frère de Napoléon Ier, François-Charles avait quarante-six ans, lorsqu'en 1848 son frère aîné, l'empereur Ferdinand, renonçant à un trône qu'il sentait vaciller sous lui, abdiqua en sa faveur.

François-Charles répondit au grand dignitaire de la couronne, le prince Schwartzberg, qui venait lui apprendre cette abdication :

— Je suis un bon bourgeois de Vienne, je ferais un mauvais empereur.

Et il transmit la couronne impériale à son fils François-Joseph, qui n'avait alors que dix-sept ans.

Les Viennois le connaissaient bien, leur archiduc favori, noble vieillard qui se tenait encore droit comme un soldat, malgré ses soixante-quinze ans. Ils aimaient cette bienveillante physionomie toujours souriante et encadrée de grands favoris blancs comme neige. Ils accouraient sur le passage du prince, pour le bien voir, le saluant avec respect. Et lui aimait cet empressement et il les remerciait sans façon comme de vieilles connaissances, les accueillant avec un bon sourire et ôtant devant eux son chapeau de haute forme à larges bords.



L'Archiduc FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, père de l'empereur d'Autriche, décédé le 8 mars.

Les archiducs, excepté cependant le prince impérial, ne se montrent guère qu'en uniforme; lui était continuellement vêtu en bourgeois, redingote noire, pantalon de couleur foncée et toujours une grosse canne de jonc à la main.

Grand ami des arts et des artistes, tous les soirs on pouvait le voir dans sa petite baaignoire d'avant-scène, soit à l'Opéra, soit au « Burgtheater », le Théâtre Français des Viennois, dont il suivait les représentations avec un plaisir de dilettante et une ponctualité de vieil abonné.

Il recevait souvent dans sa loge la visite de l'empereur ou celle d'un archiduc, et alors le spectacle était vraiment touchant.

L'empereur entra, s'inclinait très-bas et baisait, devant tout le monde, la main de son père, qui l'embrassait ensuite tendrement.

Il adorait les bals masqués, comme on en donne souvent, dans un but charitable, à la salle des Redoutes, qui fait partie du château impérial. Presque tous ces bals étaient « sous la haute protection de l'archiduc François-Charles », et il fallait voir comme il s'y amusait, comme tous les dominos voulaient absolument lui prendre le bras, et quelle boueulade... respectueuse! Il avait pour tout le monde un mot aimable, un sourire.

Il y a quelques années, l'archiduc éprouva une grande douleur. Il perdit sa femme, l'archiduchesse Sophie, qu'il adorait, et qui avait vécu un demi-siècle à ses côtés.

Depuis cette époque, on ne le vit plus joyeux.

— Je la suivrai bientôt! répétait-il souvent.

Sa prédiction vient de se réaliser.

HORTICULTURE — BASSE-COUR

Journal la Maison de Campagne (Dix-Neuvième année)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — AGRICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRÉS CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APARTEMENT. — SOINS À DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Parait tous les 15 jours; 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an: SEIZE FRANCS. DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an de plans de jardins, de villas, de basses-cours, de fleurs, de plantes et de fruits nouveaux, etc., etc.

La réunion des 24 numéros forme chaque année un magnifique volume de 400 pages, avec table des matières.

PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1878 RENDUES À DOMICILE FRANCO DE PORT :

1° Un joli couteau de jardinage à 3 lames: écussonneur, greffoir et serpette, ou un oïx, un joli sécateur en acier poli, pour dames; 2° 45 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyez un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Edouard Le Fort, Directeur du Journal, 233, r. du Faubourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les Etats de l'Europe, 19 francs.)

Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a lu cette annonce



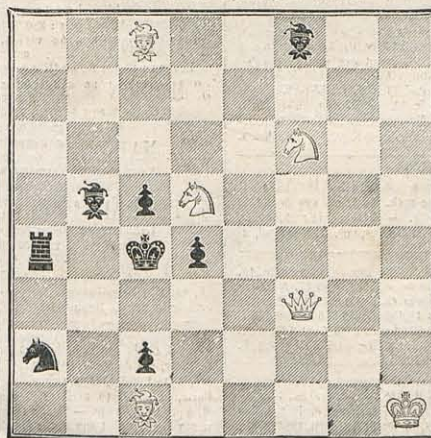
AUTRE QUESTION



Parmi les objets exposés, où sont les exposants?

PROBLÈME N° 699

COMPOSÉ PAR M. PATRAK, DE VIENNE



Les Blancs font mat en trois coups

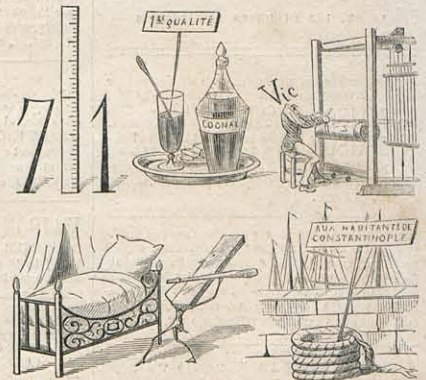
Solution du problème n° 697.

- | | |
|------------------------------|-------------|
| 1. R 3 D | 1. P pr. C. |
| 2. R 4 R | 2. P 5 F |
| 3. R 7 F | 3. R 3 T |
| 4. R 4 C, échec déc. et mat. | |

Solutions justes : MM. Louis de Croze; le cercle conservateur de l'Isle-sur-Doubs; M^{lle} Clémence [de M.]; le cercle de l'Industrie, à Béziers. PAUL JOURNOUD.

SOLUTIONS DE RÉBUS

Ont deviné : MM. Martial Rudeuil; P. P., à Paris; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; le cercle d'Amplepuis; A. C., à Oulmes; Paul de Longivy; Anna, Marguerite et Bibi; Pergury; cercle du Var; E. Dubosq; café Lebas; F. de Maupertuy; Kiki et Nonnoute; le Cercle Langonnais; Café central, à Tarare; J. B. C. W.; Ko-long-bô; café de Paris, à Vitry-le-François.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'Espagnol est très-friand des cercles de taureaux.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOULLOT, 13, QUAI VOLTAIRE.